

Quelques mots d'introduction 3

• 2012 •

Face à face avec l'ennemi,
lettres de Mario et Felicity

Communiqué de Mario « Tripa » suite à son arrestation – 29 juin 9

Lettre de Felicity quelque part en dehors des cages – juillet 11

Je ne mendierai jamais ma liberté, par Mario – juillet 12

Lettre de prison sur la nouvelle construction policière – 7 août 14

Six mois plus tard...

Lettre de Mario sur sa sortie de prison – 31 décembre 2012 17

A mon frère Mario, par Felicity – 29 décembre 2012 18

• 2013 •

Premières lettres de prison
de Carlos, Fallon et Amélie

La solidarité entre anarchistes va toujours au-delà
de la simple parole, Carlos – 10 janvier 2013 21

Pour moi, la solidarité est dans l'amitié, Fallon – 10 janvier 2013 22

Ai Ferri Corti avec leurs méthodes de domination, Carlos – 31 janvier 2014 23

Exprimer ouvertement que je suis anarchiste, Amélie – 23 février 2014 24

Jeux de rôle dans la prison-ville, Fallon – 14 mars 2014 27

• 2014 •

La prison et ses mondes
par Mario « Tripa » & Carlos « Chivo »

Une lettre de Mario « Tripa » depuis sa cavale – 3 février 2014 31

A propos de la « Semaine de solidarité », Mario – 16 mars 2014 35

En vivant l'anarchie, Carlos – 3 avril 2014 37

La prison et son autre monde, Mario – avril 2014 38

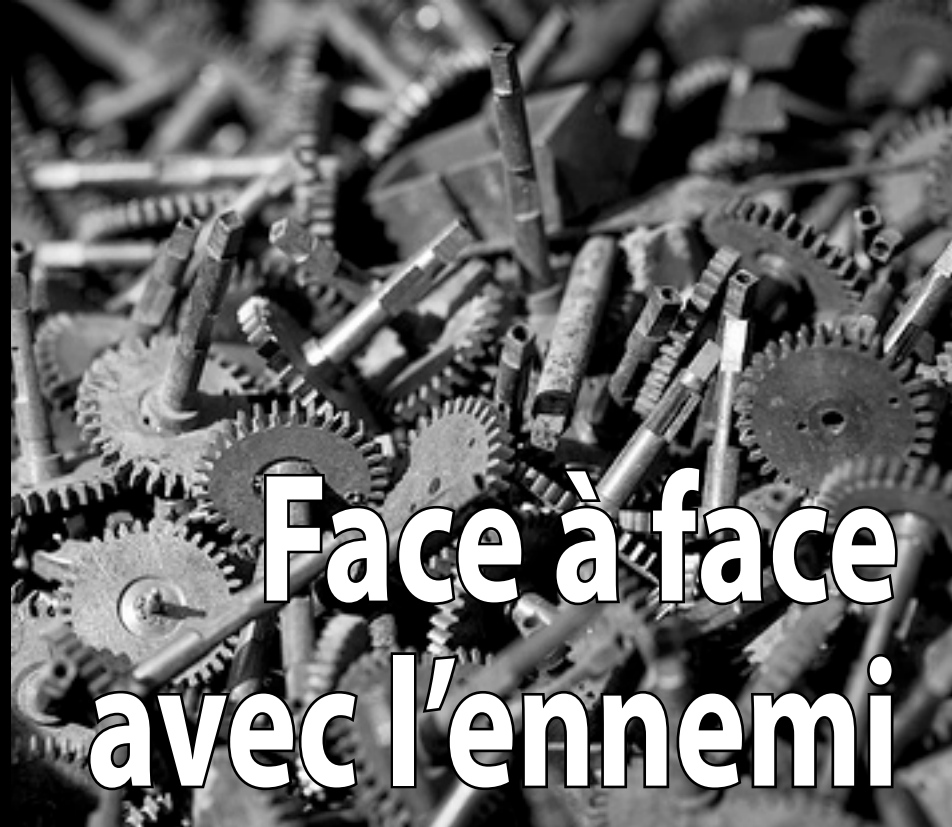
Sur ma situation carcérale, Carlos – mai 2014 46

La tête haute pour ce qui reste à venir, Carlos – mai 2014 51

Feux d'artifice, Carlos – juillet 2014 56

L'Amérique latine, les prisonniers et le prisonnierisme, Mario – mai 2014 58

Quelques attaques solidaires avec Carlos, Fallon et Amélie 62



Face à face avec l'ennemi

{Recueil de textes
de compagnons incarcérés
au Mexique suite à des attaques,
janvier 2012/août 2014}

SANS PATRIE

distro de brochures
anarchistes & internationalistes

Après le recueil de textes de *Sin banderas ni fronteras* (Chili), nous continuons –avec celle que vous avez entre les mains sur le Mexique– la série de brochures autour des questions de l'attaque, de la solidarité et de la répression, d'un point de vue anarchiste et internationaliste.

Conscients que d'autres individus s'y sont attelés avant nous, cette distro s'occupera aussi de faire tourner quelques projets précédents.

Pour toute demande (en papier et pdf), écrire à :
tousjoursanspatrie@riseup.net

Distro Sans Patrie :

- *Notre meilleure défense c'est l'attaque, recueil de textes de Sin banderas ni fronteras (Chili)*, janvier 2014, 32 p., A5
- *Face à face avec l'ennemi. Recueil de textes de compagnons incarcérés au Mexique suite à des attaques (janv. 2012/août 2014)*, août 2014, 64 p., A5

Autres titres disponibles :

- *Peste noire. Autour de la mort d'un compagnon au Chili, mais pas seulement*, juillet 2009, 16 p., A3
- *Présentation de Pestifera la mia vita, autobiographie de Claudio Lavazza*, avril 2012, 36 p., A5
- *Bouts de chemin : Recueil de textes de Gabriel Pombo Da Silva*, mai 2013, 48p., A5

La plupart des traductions de cette brochure sont parues initialement en français sur Camotazo, Brèves du désordre, Sabotagemedia, Chatnoirémeutier, Non-fides et Contrainfo, et ont été revues pour cette brochure. Les autres textes sont directement tirés du site de l'ABC Mexico : *abajolosmuros*. Enfin, les titres sont de nous, en reprenant généralement un extrait des lettres.

Pour leur écrire :

Amélie Trudeau / Fallon Rouiller

Centro Femenil de Reinserción social Santa Martha Acatitla
Calzada Ermita
Iztapalapa No 4037
Colonia Santa Martha Acatitla
Delegación Iztapalapa
C.P. 09560
Ciudad de México, D.F.
México

Carlos López Marín

Reclusorio Preventivo Oriente
Calle Reforma #50
Col. San Lorenzo Tezonco,
Deleg. Iztapalapa
C.P. 09800
Ciudad de México, D.F.
México

Quelques attaques solidaires avec Carlos, Fallon et Amélie

9 janvier 2014 : à Vancouver [Colombie Britannique], un engin incendiaire est placé dans la zone des distributeurs de billets d'une agence bancaire HSBC à East Hastings, dans le territoire occupé du Coast Salish Territory. Cela déclenche une boule de feu et l'attaque est revendiquée entre autres en solidarité avec Amélie, Fallon et Carlos.

Janvier 2014 : à Paris [France], un tract est diffusé en solidarité avec Amélie, Chivo et Fallon. Une banderole a également été déployée au dessus de la station d'autobus de Gallieni (Bagnolet). Toujours en place, on peut y lire «De Mexico à Alençon, détruisons les prisons ! (A)»

17 janvier : à Bloomington [USA], plusieurs voitures de police sont attaquées à coups de pierres devant un commissariat en solidarité avec les compagnon-ne-s anarchistes arrêté-e-es au Mexique et le mouvement de prisonniers de l'établissement correctionnel de Westville,

18 janvier 2014 : une initiative de solidarité est organisée dans l'Auditorium Récupéré Che Guevara, avec discussions, projections, concert etc pour informer sur la situation des compagnon-ne-s et récolter ce dont ils ont besoin (argent, fringues etc.).

21 janvier 2014 : A Mexico, un rassemblement est organisé devant le Centre National de Arraigo de la PGR Mexico, où sont enfermées Amélie, Carlos y Fallon.

11 février 2014 : à Seattle [USA] se déroule une manifestation devant le consulat mexicain, en solidarité avec Carlos Lopez et d'autres prisonniers de l'État mexicain.

Février 2014 : A Bloomington [USA] les serrures de Bloomingfoods, une coopérative eco-capitalistes sont sabotées, entre autre en solidarité avec Amélie, Carlos, Fallon et les prisonniers en grève de la faim dans le pénitencier de Westville.

9 avril 2014 : à Seattle, 3 DAB sont sabotés (fentes scellées) en solidarité avec Amélie, Carlos, Fallon et les prisonniers en grève de la faim à la Northwest Detention.

5 juin 2014 : à Mexico rassemblement bruyant devant la prison de Santa Martha où sont incarcérées Amélie et Fallon.

18 juillet 2014 : à Olympia [USA], du liquide de frein est déversé sur 23 voitures neuves d'un concessionnaire Nissan, et leurs pneus sont crevés (les médias locaux parlent d'un total de 100.000 dollars de dégâts). Attaque revendiquée en solidarité avec Amélie, Carlos, et Fallon

Début août 2014 : à Portland [USA] plusieurs engins sont sabotés (réservoirs de carburants pourris) sur le chantier d'un restaurant McDonalds. L'acte est dédié aux prisonniers Amélie, Carlos et Fallon ainsi qu'à celles et ceux qui sont silencieu-ses-x en cavale et en exil forcé.

Quelques mots d'introduction

En 1994, l'insurrection au Chiapas a soudain propulsé le Mexique à la Une des milieux militants européens qui, manifestement en mal de libération nationale et de sujets révolutionnaires, se sont empressés d'apporter un soutien inconditionnel à l'EZLN [Armée Zapatiste de Libération Nationale] et à son chef charismatique, le Sous-Commandant Marcos, entérinant son rôle de représentant officiel du soulèvement. Celles et ceux qui tentaient de creuser les questions de l'auto-organisation et des perspectives de lutte contre tout Pouvoir, brûlantes dans tout contexte insurgé, se voyaient en général taxés de colons eurocentrés n'entendant rien aux problématiques identitaires, communautaires voire patriotiques des « peuples indigènes ». C'est dans cette ambiance de réductionnisme volontairement confusionniste et d'anti-impérialisme à la sauce humanitaro-démocratique que se sont développés les comités de soutien rassemblant radicaux et institutionnels, le spectacle des rencontres intergalactiques, et le commerce du café solidaire.

Progressivement, le mouvement zapatiste est entré dans une démarche de négociation, ses représentants œuvrant de

concert avec les organisations gauchistes de la dite « société civile » –trotskistes, léninistes etc, elles abondent au Mexique comme ailleurs– et affirmant de plus en plus ouvertement leur proximité avec la gauche institutionnelle. Ainsi l'*Autre Campagne* lancée suite à la *Sixième déclaration de la forêt de Lacandone* en 2005, outre le fait qu'elle réclame une nouvelle Constitution, non seulement n'a pas appelé à l'abstention au cours des derniers cirques électoraux, mais certains de ses leaders se sont en plus prononcés pour le vote utile en faveur du PRD [Parti de la Révolution Démocratique] dans un grand réflexe de front commun contre le PRI [Parti Révolutionnaire Institutionnel]. Ce n'est pas rien, surtout quand on sait que ces deux partis se partagent le bout de gras depuis des décennies.

Heureusement, des luttes ont continué à se développer contre le rouleau compresseur capitaliste et les désastres qu'il engendre à tous les niveaux. En différents endroits on se bat par exemple contre l'implantation des parcs éoliens et nous retiendrons aussi la vigoureuse et victorieuse bataille des paysans d'Atenco contre la construction d'un aéroport en 2001-2002.

Les années 2000 au Mexique ont aussi été marquées par des révoltes aboutissant à de véritables soulèvements dans des villes comme San Salvador de Atenco ou Oaxaca en 2006. Partant de la réaction à un énième abus (contre les vendeurs de rue à Atenco) ou de revendications partielles (comme celles des enseignants à Oaxaca), ces révoltes se sont propagées comme une trainée de poudre touchant des milliers de personnes et se sont dirigées à la fois contre les caciques locaux et les autorités fédérales. A Oaxaca, les barricades ont recouvert la ville, les forces de l'ordre se sont repris dans la face un peu de leur violence et de nombreux bâtiments publics ont été incendiés, des groupes s'organisant à la fois pour défendre et attaquer. Ce processus n'a certes pas été exempt de mécanismes politiques, surtout lorsqu'il a commencé à durer dans le temps (plusieurs mois) – citons par exemple le rôle joué par l'APPO et ses appels à la désobéissance civile. Mais il a indéniablement marqué celles et ceux qui y ont participé directement ou qui se sont reconnu-es dans les possibles ouverts par l'auto-organisation dans le conflit.

Dans ce contexte sont aussi parvenus des échos de contributions anarchistes sous forme de textes, d'interventions dans des mouvements de rue ou d'attaques ciblées touchant les forces de l'ordre, les banques, les institutions... Ces contributions anarchistes ont ceci de particulier qu'elles critiquent en mots et en actes à la fois l'avant-gardisme des guérillas (relevant souvent du réformisme armé) et la récupération citoyenne et démocratique. Aux organisations de masse (civiles-citoyennes, maoïstes ou platformistes) elles opposent l'activité autodéterminée des individus ou de groupes basés sur l'affinité ; à toute tentative de représentation et d'orchestration de la contestation, elles répondent par le refus du dialogue démocratique (et de toute revendication adressée au pouvoir) et

l'action directe ; face à la prise de contrôle par quelques-uns, elles font le pari l'insurrection généralisée.

En se mettant décidément du côté de la révolte et des révolté-es, ces contributions visent ouvertement à étendre la guerre sociale pour déborder le cadre omniprésent et oppressant que posent l'État et ses alliés-concurrents, dans un contexte qu'on a du mal à caractériser comme pacifié : la brutalité exacerbée (tortures, viols, assassinats...) est monnaie courante, exercée dans tous les sens par les flics, les militaires, les escadrons de la mort et les narcos mafieux, mais toujours en vue de maintenir un certain ordre, celui de l'exploitation et la domination.

La position courageuse et offensive qui rompt avec l'idée qu'il y aurait quelque chose à défendre ou à améliorer dans ce système –voire même qu'on pourrait en profiter quand clientélisme et corruption règnent à toutes les échelles–, en affirmant qu'il faut au contraire le détruire en entier a donc de quoi attirer bien des ennemis.

En 2009, suite à un grand nombre de sabotages incendiaires ou explosifs contre des banques, des grands magasins, des concessionnaires automobiles, des véhicules de police, dans le District Fédéral, comme dans d'autres régions (Guadalajara, León ...) –ce que les flics ont qualifié de *Septembre Noir*–, plusieurs services de police ont reçu pour mission de surveiller les groupes anarchistes (leurs locaux, leurs publications, leurs activités) sur l'ensemble du territoire. Le 24 septembre 2010, Braulio Duran, qui se définit comme anarchiste végan, est arrêté, accusé d'avoir incendié deux DAB de la banque HSBC. Il sera condamné à 3 ans, 1 mois et 15 jours de prison qu'il a fini de purger.

En 2012, de fortes mobilisations se succèdent : un mouvement étudiant, le rejet

lettres, envois de livres, de nourriture, aux compagnons incarcérés. Néanmoins, je pense que ce soutien ne doit pas se limiter à la question économique qui, lorsqu'elle est mal posée, tend en plus à combler certains sentiments de culpabilité ou de responsabilité, quand on tombe dans la commodité de la délégation et en même temps dans l'incapacité d'intervention réelle et à la première personne dans la lutte. Nous pensons en effet que la meilleure solidarité consiste dans la lutte même.

Il m'importe aussi d'aborder, même superficiellement, un point qui touche à la critique que les gens du site internet « *Que arriese la tormenta* » ont faite contre moi –avec courage et avec un ton d'attaque fortement personnelle, plus que contre mes idées–, ainsi que contre les autres compagnons qui ont été arrêtés dans l'action à l'ambassade chilienne l'année dernière. Cette critique –outrée et malgré ses connotations d'attaque personnelle que je ne peux ignorer car il que me semble trop infâme de parler de moi « indirectement » et à troisième personne dans un communiqué au lieu de le faire en face–, à laquelle je n'ai pas répondu à l'époque étant données les circonstances, contient des points avec lesquels je suis tout à fait d'accord et qui valent la peine d'être réfléchis. Ils posent par exemple la question d'avoir recours en premier aux remises en liberté sous caution, au lieu d'essayer par d'autres moyens comme ce qu'ils appellent

la pression sociale. En produisant une sorte de réflexe caritatif, cela transforme les groupes de soutien aux prisonniers en collectifs qui se rapprochent davantage d'ONG humanitaires que de l'idée que nous avons, nous les anarchistes, de la solidarité. Un autre point est celui de la « compartimentation ». Dans leur communiqué, les compagnons mentionnent en effet qu'ils n'ont pas été pris en compte dans la prise de décision lorsqu'ils sont arrivés au Ministère Public, puisque les décisions avaient déjà été prises par la CNA [ABC] et par ma prétendue « cellule » ou groupe d'affinité présents à ce moment-là. J'aimerais à ce propos ajouter quelque chose à propos de cette manie de signaler publiquement les personnes solidaires et des relations affectives comme mon supposé groupe ou cellule d'affinité. Vu qu'à ce moment-là je n'étais sorti de prison que depuis quelques mois en ayant assumé la responsabilité de la bombe qui avait explosé sur moi, ce type de signalement peuvent être considérés comme donnant, au moins indirectement –peut-être n'était-ce pas leur intention–, plus d'éléments aux appareils de police pour leurs enquêtes. Une critique est toujours meilleure et plus compréhensible lorsqu'elle se passe d'histoires personnelles, en ce que les idées sont mieux abordées sans courir le risque de se voir bassement rejetées, particulièrement quand elles traitent de points importants à réfléchir.



sont essentiels, mais toujours vus comme inséparables de la lutte même pour la liberté, et c'est avec cette lutte même que l'on obtiendra leur libération.

Il est important de ne pas contribuer à l'isolement des compagnons qui se trouvent dans des conditions carcérales et donc de faire sortir les contributions à la lutte qu'ils prennent modestement le temps de réaliser – avec toutes les limites que leur imposent ces conditions. Mais il est aussi important de dépasser cette barrière que nous avons créée nous-mêmes avec ce fanatisme pour les prisonniers – allant parfois jusqu'à tous les placer comme des sujets potentiellement révolutionnaires en reproduisant cette rhétorique marxiste des identités sociales comme entités révolutionnaires. C'est en effet devenu une limite pour continuer à avancer vers la réalisation de l'anarchie, aussi bien au présent que dans le futur. L'action anarchiste ne peut se concevoir comme une fin en soi, aussi bien quant à la méthode et aux moyens, qu'en ce qui concerne des revendications. La lutte anarchiste ne peut s'en tenir au facteur limitant du prisonnierisme, elle doit toujours regarder plus loin pour se projeter dans l'avenir vers la liberté absolue. La lutte pour la destruction des prisons est la lutte même pour la destruction de l'Etat. Nous devons comprendre –aussi dur cela soit-il– que la prison ou la cavale sont des conséquences presque inséparables de la lutte. Tant mieux si nous pouvons nous en évader ou les éviter, mais si ce n'est pas le cas, il ne nous reste qu'à continuer à lutter de l'intérieur, surtout pour survivre avec dignité aux oubliettes de l'Etat. La lutte conçue à la première personne nécessite aussi d'en affronter les conséquences à la première personne, également avec le soutien⁶ des compagnons, sans tomber dans une sorte de culte de la personnalité ni nous accorder un genre d'importance sur-dimensionnée en tant

qu'individus révolutionnaires anarchistes. Je veux souligner enfin que je ne dis pas toutes ces choses en l'air et sans raison. Ces réflexions me concernent particulièrement, ainsi que des compagnons en affinité.

D'un endroit quelconque du chaos

Mario A.López

Sans sigles ni dirigeants,

Guerre sociale !

Mai 2014

Notes

1. Fichiers de Détenus à Suivi Spécial

2. J'entends par attaque de nombreuses et diverses formes d'intervention en accord avec la théorie. Pour moi, la critique est aussi une arme qui s'emploie comme instrument d'intervention dans la réalité ; attaquer les structures du pouvoir se réalise avec tous les moyens à notre portée et en accord avec notre finalité ; il ne s'agit pas seulement d'avoir pour moyen l'acte violent, il en fait bien-sûr partie, mais n'est pas le seul.

3. Je voulais expliquer ici que lorsque que parle de la majeure partie, j'en exclus évidemment les individualités, collectifs, groupes ou projets qui gardent une critique à ce prisonnierisme et une pratique cohérente quant à la lutte contre les prisons.

4. Idem que la note 3.

5. Il s'agit ici de quelque chose de similaire avec les notes précédentes : lorsque je fais référence au sabotage, je parle en général de ce qui sort sur l'Amérique Latine sur les sites internet, où la plupart des communiqués touchent le prisonnierisme. Puisque le projet insurrectionnel est aussi ample que divers, il y a sûrement des compagnons qui, en désaccord avec la revendication, les sigles, les personnifications, les slogans etc., et critiques avec des projets comme ceux de la FAI informelle ou des CCF, préfèrent réaliser des actes individuels d'insurrection dans l'anonymat conformément à leurs idées.

6. Dans une perspective anarchiste, ce soutien est vu de mille et une manières, généralement à la première personne. Il peut aller d'actions que nous réalisons au quotidien comme des actes d'insurrection individuelle, jusqu'aux visites,

de la hausse des prix des transports publics et surtout l'investiture de Peña Nieto [PRI] à la présidence, donnent lieu à des émeutes avec de gros affrontements contre les forces de l'ordre, des pillages et des attaques d'hôtels de luxe, d'agences bancaires, de grands magasins, d'institutions etc..

Le Pouvoir relance une campagne médiatique contre l' « anarco-terrorisme » et depuis, l'Etat et ses laquais pointent régulièrement les anarchistes comme fauteurs de troubles, notamment dans les manifestations du 1er Mai ou du 2 Octobre (date anniversaire du massacre étudiant en 1968 sur la place des Trois cultures).

En décembre 2013, une rencontre anarchiste internationale est organisée à Mexico. A son arrivée et après de longues heures d'interrogatoires à l'aéroport, le compagnon Alfredo Bonnano est refoulé et renvoyé au point de départ. Le 29 décembre, dernier jour de la rencontre, c'est Gustavo Rodriguez, résidant au Mexique, qui disparaît. Trois jours plus tard, il informe les compagnons sur place qu'il a été séquestré, interrogé et tabassé par la police fédérale, avant d'être expulsé vers les Etats-Unis.

Ces quelques exemples sont aussi des signes qui ne trompent pas sur le fait que les anarchistes se retrouvent dans la ligne de mire de l'Etat mexicain, qui travaille bien entendu en étroite collaboration avec ses homologues continentaux et européens (signalons au passage que Bonnano s'est aussi vu refuser l'entrée au Chili).

Le fait que les anarchistes qui affirment des positions absolument irréconciliables avec le Pouvoir aient les Etats contre eux n'a en soi rien de bien étonnant ni de bien nouveau d'ailleurs. La question qui se pose plutôt est celle de la solidarité entre celles et ceux qui partagent ces désirs et ces aspirations de liberté. Cette question se

pose avec d'autant plus d'acuité qu'en janvier derniers trois compagnon-nes, Carlos, Amélie et Fallon ont été arrêté-es à Mexico, accusé-es de deux attaques incendiaires et que deux autres, Mario et Felicity sont dans la nature pour une affaire antérieure.

Les lettres qui constituent le corps de cette brochure ont été écrites par ces compagnons et compagnonnes en prison ou en cavale. Certains sont mexicains, d'autres pas, ce qui montre une fois de plus que la révolte n'a pas de nationalité et que l'horizon des idées anarchistes se moque des frontières. Au travers de ces lettres, ils et elles dépeignent leur situation, sans jamais cesser de la relier aux idées et perspectives qu'ils défendent et continuent d'approfondir. En cela, ils ouvrent un espace de réflexion et de dialogue sur des questions complexes qui nous concernent toutes et tous : Qu'est-ce que la solidarité ? Comment et sur quelles bases peut-elle s'exprimer ? Quelles peuvent être les perspectives de lutte contre la prison – particulièrement lorsqu'on n'idéalise pas les prisonnier-es comme potentiels sujets révolutionnaires et que l'on refuse le concept de « prisonnier politique » ? Comment lier ce qui se passe à l'intérieur avec le combat à l'extérieur des murs ? Ces questions sont posées dans une perspective révolutionnaire qui vise à détruire les prisons avec la société qui les produit, parce qu'elles ne disparaîtront vraiment toutes que dans un monde qui n'en a plus besoin et rejette entièrement l'autorité et le Pouvoir. En ce sens, nous sommes amené-es plus largement à réfléchir en pratique aux angles d'attaque qui nous paraissent pertinents pour œuvrer à détruire ce qui nous détruit. A chacun, chacune de chercher et d'expérimenter les réponses qui peuvent être apportées, toujours dans une continuité offensive insurgée. C'est aussi à cela que nous invitent les compagnon-nes.

22 août 2014



l'autonomie afin de passer à l'attaque². Il en va tout autrement lorsque le combat devient une lutte partielle qui ne va pas au-delà de la revendication anticarcérale, et ne la radicalise pas non plus. En effet, quand son objectif reste partiel et qu'il se focalise sur les prisonniers, ce combat est un but en soi qui finit par devenir facilement récupérable et intégrable par le système. En certaines occasions, ces mouvements pro prisonniers naissent d'emblée comme des luttes partielles, dans la mesure où ils se contentent du soutien caritatif aux prisonniers et que l'unique critique qu'ils portent vise seulement à mettre en évidence les défaillances du système pénitentiaire. C'est ainsi que se forment des groupes droitsdel'hommistes, que l'on tombe dans l'aide humanitaire et que l'on pousse à des réformes à l'intérieur, dont les prisonniers ne bénéficient d'ailleurs que fort peu, tandis que le système de domination, pour sa part, en tire profit, d'une manière ou d'une autre ; en ce sens tout cela contribue à faire perdurer son existence.

La lutte anarchiste en Amérique Latine est aussi empreinte d'un prisonniérisme quasi insurmontable qui marque tout, ou presque tout ce qui se fait depuis le mouvement anarchiste – y compris chez beaucoup de celles et ceux qui se reconnaissent dans un certain « insurrectionnalisme ». Depuis longtemps, la liberté des prisonniers est devenue un but en soi, finissant par tomber dans la spécialisation en se montrant presque incapable de produire une critique qui transcende les slogans contre les prisons. La solidarité, que nous, les anarchistes insurrectionnels, concevons comme faisant partie intégrante de l'attaque contre les structures du pouvoir qui maintiennent nos compagnons en prison et que nous réalisons dans le quotidien de nos vies, se trouve enlisée dans un fossé de superficialité qui laisse clairement entrevoir que l'existence de la majeure partie de l'activité anarchiste³ –les sabotages par exemple– vit de ce pri-

sonniérisme, sans lequel elle ne serait rien, faute de projectualité. C'est aussi faute d'un projet intégral de destruction de l'Etat que le prisonniérisme devient un mot d'ordre de lutte, réduisant nos amples perspectives anarchistes à un seul paramètre. Nous assistons ainsi à un scénario où beaucoup des actions réalisées et revendiquées se concentrent sur les prisonniers et la plupart des sites internet⁴ regorgent de ce prisonniérisme, au lieu de proposer des analyses, des critiques, des blasphèmes, des autocritiques et des réflexions qui nous invitent à avancer vers la destruction de l'Etat/Capital et de leurs prisons. Toutes les semaines, il sort une semaine de solidarité avec les prisonniers. Quand l'une se termine, une autre suit et une grande partie de l'activité anarchiste –les sabotages et leurs communiqués au kilomètre⁵ par exemple– se centralise dans le cadre de ce type d'appels qui me semble enlever le caractère anonyme de la lutte, lorsque l'action ne prend plus en compte l'analyse et la nécessité individuelle de l'insurrection, pour se voir déléguer à de tels appels. Il faut ajouter à cela que ce type de soutien (les appels ultimes) et la réponse qu'il provoque sont partiels et restent focalisés sur quelques compagnons, plus ou moins reconnus. Avec mes mille et unes déclarations de principes et les communiqués que j'ai écrits quand j'ai été emprisonné, j'ai moi-même contribué à ce prisonniérisme, au point que se crée un soutien très fort à mon égard – dont je suis reconnaissant et qui est important, mais qui a dérivé en une sorte de reproduction de tout ce que je critique et dont je fais l'autocritique maintenant, tout en ayant toujours été conscient.

Je comprends parfaitement l'importance de sortir les compagnons des prisons, d'un point de vue éthique et stratégique dans la lutte, je le comprends aussi d'un point de vue sentimental et moral, quand on voit un frère derrière les barreaux. Le soutien nécessaire et la solidarité avec les prisonniers

L'Amérique latine, les prisonniers et le prisonniérisme, par Mario

Il existe en Amérique Latine un phénomène qu'à mon avis nous devons dépasser, si nous voulons avancer en pratique vers une généralisation du conflit et vers l'anarchie. Des points de vue pour la plupart très intéressants ont déjà été écrits à ce sujet par des compagnons d'affinités, mais ils ne sont pas encore traduits en espagnol.

Une des quelques critiques traduites est la contribution de Costantino Cavalleri à la lutte contre les prisons, qui date des années 1999-2000 et porte sur un contexte spécifique lié à la lutte contre les FIES¹ ; une autre de ces critiques est le texte intitulé *Notes critiques sur la lutte contre le FIES* qui, même s'il se concentre lui aussi sur ce thème, est d'un grand apport pour l'activité anticarcérale. La critique que nous adressons, dans une perspective anarchiste, à notre contexte spécifique et immédiat qui se trouve en Amérique Latine, tourne autour de deux axes ; le premier se présente lorsque le combat pour la liberté des compagnons emprisonnés devient la seule lutte et que toute notre activité vise à leur libération, abandonnant d'autres projets et oubliant que le combat pour la libération des prisonniers ne fait qu'un avec la lutte pour la destruction de l'Etat et de ses prisons. Cela correspond en partie à un facteur stratégique de l'Etat, qui avec les

mille et unes opérations répressives qu'il construit, tente de fixer toute l'attention et les énergies des compagnons sur les prisonniers, affaiblissant de cette manière notre capacité d'intervention dans d'autres –non moins importants– aspects de la réalité et de la lutte. La question serait donc : comment dépasser ce point, c'est-à-dire ces ravages que cause le facteur répressif de l'Etat ? La seconde se pose dans le cas d'une lutte contre les prisons entendue dans une perspective insurrectionnelle comme une lutte intermédiaire ou contre un projet spécifique –par exemple contre la construction d'une nouvelle prison, de centres de rétention, etc–, qui constitue aussi un point de rencontre, un moment organisationnel destiné à catapulter vers la généralisation du conflit. Dans son caractère spécifique, une telle lutte est un projet qui s'impulse en dehors du milieu anarchiste et inclut d'autres personnes ayant une problématique commune – par exemple des proches d'autres prisonniers, des gens qu'affecte la construction d'une prison dans leur quartier. Ainsi, la lutte peut avoir la capacité de générer dans le futur une critique globale des conditions d'exploitation et de domination au-delà de la revendication anticarcérale, tout en favorisant l'auto-organisation dans la lutte, l'autogestion et

≈ 2012 ≈

Face à face avec l'ennemi Mario « Tripa » & Felicity

Le mardi 26 juin 2012, deux explosions se produisent successivement au sud de Mexico. La première a lieu au 501 de la carretera Picacho Ajusco, à l'angle Cartos (colonia Ampliación Miguel Hidalgo) vers 23h40. L'engin explosif artisanal, placé contre un centre de paiement de la CFE (Comisión Federal de Electricidad) a détruit les plafonds, du mobilier et des vitres et endommagé un distributeur automatique.

Vers minuit quarante, à l'angle des rues Vicente Guerrero et Londres, dans le quartier del Carmen de Coyoacán (Mexico City), le compagnon Mario Antonio López Hernandez (27 ans), connu aussi sous le surnom « Tripa », est grièvement blessé par l'explosion accidentelle d'un engin [qu'il s'apprêtait à déposer contre un immeuble du PRD, parti de gauche mené par Obrador]. Arrêté, et longuement interrogé, il sera ensuite incarcéré jusqu'au 28 décembre 2012. A cette date, et en attente du procès –qui n'a toujours pas eu lieu–, il est libéré sous caution (5000 euros) et sous contrôle judiciaire.

Dans le sac de Mario lors de l'explosion a été trouvé le passeport de la compagne de nationalité australienne Felicity Ann Ryder, immédiatement accusée par les flics d'avoir participé aux attaques. Partie dans la nature, elle court toujours à ce jour.

En ce qui concerne le thème organisationnel j'ai peu de choses à dire ...

En tant que révolutionnaires, nous éprouvons le besoin d'être toujours en conflit, partout où la domination cherche à fixer sa dégoûtante présence, pas seulement en prison, mais dans tous les endroits où existent des rapports de pouvoir et d'autoritarisme. Il n'est pas nécessaire pour cela d'être une masse brûlant d'envie de changement. Je pense qu'avec des petits groupes organisés on peut voir des résultats satisfaisants, mais... Que se passe-t-il lorsqu'au lieu de se battre pour être véritablement gênants pour l'ennemi, on se perd en querelles personnelles, en polémiques non constructives et en trahisons entre révolutionnaires ? Le résultat est évident, la division, non seulement entre groupes, mais aussi entre compagnon-nes en affinité, la fin de projets, l'absence de solidarité des uns envers les autres, le "juge" que certain-es ont en eux ressort et on commence à chercher des coupables au sein du mouvement, confusion, etc. Et de manière plus évidente encore on fait pratiquement le « boulot » de l'Etat en affaiblissant ce qui certainement était en train de se développer.

Bien-sûr personne ne cherche à être un petit ange et à ne pas créer de problèmes entre compagnon-nes, –il y en aura toujours–, je considère néanmoins qu'il faut s'en occuper quand c'est le moment, et si c'est nécessaire couper complètement la relation, voilà tout, mais pas quand on a le dos au mur et en compromettant les efforts des autres.

Comme je l'ai dit auparavant, il n'y a pas de recette magique pour tout résoudre, cependant je pense que la première phase de l'attaque c'est la conscience immédiate.

Parfois je suis assailli par une question, peut-être un peu bête, mais qui me semble logique : pourquoi, si on se dit si contestataires et qu'on ne se tait pas face aux injus-

tices, pourquoi le faisons-nous entre compagnon-nes ? Cela relève de la conscience de chacun-e, mais face à des situations de cette magnitude il y a beaucoup de choses à faire, la restructuration est toujours possible et les projets peuvent de nouveau aller de l'avant.

Voilà pourquoi je continue à faire le pari de l'informalité comme manière de s'organiser concrètement anarchiste, et c'est à travers les tensions, les débats et les approfondissements (personnels et des problématiques sociales) que nous identifierons nos affinités, c'est-à-dire les personnes avec qui nous parviendrons à une connaissance mutuelle et avec qui nous réaliserons probablement certain(s) projet(s). Il me semble très compliqué de concrétiser quelque chose avec des personnes avec qui on n'a pas d'affinité. Une amie m'a demandé une fois comment se mesure l'affinité. Je lui ai répondu que plus on approfondit et on se connaît mutuellement, plus on se fait confiance, et plus on fait d'actions ensemble, et ainsi plus on a d'affinité.

Je profite enfin de l'occasion pour envoyer un salut fraternel au groupe de Mexicali, pour le soutien reçu. Fer les mecs et les meufs !

C'est tout pour le moment, en espérant être en contact avec plusieurs d'entre vous (je souhaiterais tant que ce soit avec tous mais c'est pas possible) et j'envoie des bises et des accolades à toutes et tous.

Guerre sociale pour toujours !

Vivons l'Anarchie !

*Carlos López "Chivo",
1er juillet 2014*

Feux d'artifice, par Carlos

Je débute cette lettre en saluant sincèrement tou-tes les compagnon-nes à l'extérieur de ces murs, en espérant que leurs cœurs battent à l'unisson au rythme de la rébellion et que cela se reflète dans leurs actions quotidiennes.

La semaine dernière j'ai reçu avec beaucoup de plaisir une petite, mais non moins importante, attention que les compagnon-nes m'ont fait parvenir, en me prévenant avant. Au milieu du quotidien de l'enfermement, monotone et lourd, on attend que "quelque chose" se passe en dehors de la routine, c'est pourquoi, plus ou moins à l'heure dite, j'ai fixé le ciel et un salut en forme de feux d'artifice est arrivé. À chaque fusée qui éclatait je pouvais sentir leurs salutations et leurs tendresses. Je n'ai pas pu les voir physiquement, mais je les ai senti-es si proches de moi, que j'ai pu éprouver la complicité avec leur solidarité-action, jusqu'à pouvoir imaginer leurs visages souriants et espiègles, se moquant des possibles risques. Il est clair pour moi que lorsqu'un compagnon ou une compagne est séquestré-e par l'Etat, la lutte s'étend des deux côtés, -intérieur et extérieur- des murs. Et de chaque côté, chacune à partir de ses possibilités, utilise des attaques qui peuvent rendre cette lutte plus pertinente (parler d'attaque ne signifie

pas pour moi seulement détruire quelque chose de matériel, mais c'est aussi la désobéissance iconoclaste de ce qui est imposé à l'intérieur d'un système).

De la même manière, il est clair qu'une arrestation ne concerne pas seulement la personne emprisonnée car, selon la dureté du coup, celui-ci peut s'étendre à d'autres compagnon-nes qui peuvent passer par la même situation, voire être plus durement touché-es que le/la détenu-e.

Ainsi, alors que je voyais et que j'écoutais les feux d'artifice exploser, je pensais que j'aurais aimé partager le bonheur que je ressentais avec quelques autres compagnon-nes, en particulier Bruja, Tripa, le Skin, Benja et Justine, dont je sais –ce sont les seuls dont j'ai connaissance pour l'instant– que d'une façon ou d'une autre ils passent un mauvais moment pour avoir été reliés avec le *Caso 5E*, affaire dans laquelle Amélie, Fallon et moi sommes accusés-es. Profitant de cette lettre je leur envoie une grande accolade à tou-tes les cinq, ainsi qu'à toutes celles et ceux qui au cours de l'enquête ont eu à supporter perquisitions et harcèlements. A vous toutes ma solidarité, et je répète qu'ici on ne vous oublie pas et on pense toujours à vous ! Vous n'êtes pas seul-es, nous ne sommes pas seul-es !

Communiqué de Mario « Tripa » suite à son arrestation

Salut, cher-es compagnon-nes, comme vous le savez sûrement déjà (à l'intérieur et en dehors de Mexico), je suis hospitalisé pour des blessures au tibia, à la jambe et au bras droit. Pour le moment, je vais « bien » dans la mesure du possible. Je suis préoccupé par ma santé et par quelques autres choses, que je vais exposer en quelques points.

D'abord, sur le fait d'écrire maintenant et pas plus tard. Et bien, cela ne m'est pas difficile, puisque je suis physiquement en capacité de le faire. Par ailleurs, il y aura plus de contrôle, et la communication sera plus compliquée, lorsqu'ils auront fixé les charges définitives contre moi, ou après la condamnation.

Sur la santé : Eh bien, j'ai trois blessures moyennement graves, la principale est à la jambe droite, la deuxième est un trou qui traverse le bras, et la dernière au tibia droit. C'est pas bon, si un jour je reprends le Muay Thai ! A l'hôpital, les infirmières et les docteurs sont terrifiants, ils m'ont surnommé le « bombiux ». J'ai l'espoir de sauver ma jambe.

Du point de vue légal : C'est là que le problème se pose, puisqu'une autre personne

est impliquée [Felicity Ryder]. En effet, nous avons commis l'erreur d'emmener son papier d'identité dans le sac à dos qui est resté sur place. Cela leur a permis de l'identifier et de la mettre en relation avec une vidéo du lieu. Hier (le 28 juin), ils m'ont dit qu'ils l'avaient arrêtée, ou mieux encore avec leur mots : « nous avons déjà ta meuf »... Ils ont prétendu qu'elle avait fait des déclarations contre moi, enfin, toujours la même histoire. D'abord, ils voulaient (et ils veulent) que je prenne sur moi l'attaque d'une banque à Tlalpan, ce que j'ai refusé. Ils ont ensuite essayé de me faire dire que l'auteur était ma compagne (puisque'elle avait été identifiée), ce que j'ai aussi refusé. Enfin, ils voulaient que je balance d'autres gens et bien sûr, j'ai encore refusé. Sur ma compagne, ils sont venus pour corroborer son identification physique en utilisant un avocat commis d'office.

Sur moi : J'ai déclaré que j'avais tout fait du début à la fin, pour prendre la responsabilité individuelle de cet acte (ou du moins le tenter). Cette déclaration a clairement été faite sous pression, sous la menace de l'armée et de la marine, présentes au camp militaire n°1. De plus, je me trouvais dans un état de faiblesse physique et psycho-

logique, à cause des analgésiques et de l'opération chirurgicale à la jambe. Mais y compris dans ces conditions, j'ai maintenu à tout prix cette déclaration, afin que d'autres compagnons ne se retrouvent pas impliqués dans mon bordel.

En tant qu'anarchiste, j'assume (dans la mesure du possible) les conséquences et responsabilités qui découlent de mon acte individuel. Je m'en suis donc déclaré responsable avec tous ses tenants et aboutissants. Ma compagne était seulement là quand l'engin a explosé, et l'erreur la plus grave a été d'avoir son document d'identité avec nous.

Sur les compagnon-nes solidaires : Hier, j'ai presque pleuré (et aujourd'hui encore en écrivant cette lettre), quand l'avocate m'a dit que toutes et tous étaient présents devant l'hôpital. Cela m'a donné la chair de poule, car je me rends compte qu'indépendamment des manières dont nous voyons les choses, les chemins à suivre, les formes etc., les relations sont aussi construites sur la connaissance mutuelle. Nous sommes sûrs de choisir un chemin, d'autres en prennent d'autres, mais à la fin du chemin se trouve la liberté absolue.

Sur la manière de me revendiquer : Dès le moment où la bombe a explosé, j'ai revendiqué le fait d'être anarchiste, avec les « conséquences » que cela peut avoir pour ma manière de vivre, mes luttes et mes idées. Les fédéraux sont venus pour essayer de me corrompre, et bien sûr j'ai refusé. Trois ans de prison de moins pour être une balance, cela ne vaut pas le coup, trente non plus d'ailleurs !

Quant aux raisons qui m'ont amené à réaliser cette attaque, elles sont bien plus importantes que mes déclarations initiales, banales et contradictoires, obtenues sous la pression par les procureurs. Pour faire court, en tant qu'anarchiste, je ne consi-

dère pas que ce genre de conjonctures ou d'échéances politiques [le Mexique était alors en pleine période électorale] doivent être un point de départ pour projeter notre lutte. En effet, la construction-destruction est un fait quotidien pour nous, comme pour celles et ceux avec qui nous sommes en affinité. Pourtant, je pense aussi qu'il reste nécessaire de marquer une ligne claire sur la question des partis politiques, sans que cela soit en contradiction avec ce que j'ai dit précédemment. Plus encore en ce moment, où les discours populistes (de la gauche ou de la droite démocratique) pourraient même être confondus par certains avec nos propres propositions et nos idées anarchistes de liberté.

Le IFE [Institut Fédéral Électoral], le PRD [Parti de la Révolution Démocratique] sont quelques institutions de plus, comme le sont une banque ou les commissariats et tous les rouages du système.

Ma déclaration s'adresse aux compagnon-nes et non aux questions piégées et manipulatoires de la police qui, en l'absence de soutien légal, m'ont fait tomber dans des réponses guère favorables pour mon procès... mais vous êtes ce qui compte le plus.

Je me revendique comme anarchiste, c'est-à-dire ennemi de tout type d'Etat et du capital. A chacun, chacune de choisir méthodes et moyens selon ses propres critères, mais la lutte est quotidienne, à l'intérieur comme à l'extérieur des prisons.

Aux compagnon-nes et à l'ABC, une forte accolade combative et merci pour être aux côtés de ma mère, elle assure.

Salut au compagnon Luciano Pitronello !¹

Solidarité avec tou-tes les prisonnier-es en guerre et politiques en lutte !

Solidarité avec les compagnon-nes emprisonné-es en Italie !

Pour la destruction des prisons !

commencé à rêver éveillé ; j'ai pu sortir un moment de cette réalité et me suis imaginé libre et léger, fort et décidé, la poitrine gonflée d'amour et du désir d'un monde nouveau, organisé d'une autre manière, fait pour toutes et tous sans qu'importe ni le genre, ni l'aire géographique où il nous a été donné de naître et où aucune barrière de ciment ou de barbelés ne viennent interférer dans la fraternité humaine ou limiter la libre circulation de tout individu entre un endroit et un autre. Un monde de personnes autonomes et libres, ayant des relations horizontales, sans compétition, mais selon des principes aussi basiques que fondamentaux comme le soutien mutuel et la solidarité.

J'ai imaginé un lieu où un sourire vaut mieux qu'une foutue opportunité de « progresser » (avancée de quelques-uns par le recul de beaucoup d'autres), où chaque individu se reconnaisse capable de prendre le contrôle de sa propre vie et puisse ainsi s'organiser avec ses égaux pour créer des liens sociaux sans structures de Pouvoir.

Un lieu où chaque personne rit aux éclats à la seule pensée que l'on puisse être

contraints ou manipulés par une autorité quelconque qu'impose une poignée de sujets aux « airs de supériorité » de classe.

J'ai imaginé un monde où je pourrais me promener main dans la main avec ma petite fille sans craindre de me faire voler par le flic ou agresser par quelque programme de « paix sociale » dictée par un politicard.

J'ai ouvert les yeux –un peu écoeuré par le chocolat– en entendant la voix du gardien appeler mon nom et c'est ainsi que je suis revenu à la réalité, à l'appareil d'exclusion et d'isolement dégueulasse appelé prison.

Alors, j'ai réfléchi sur la possibilité de faire devenir cette belle utopie réalité et je me suis rendu compte qu'il ne suffit pas de le désirer, de le penser et de l'écrire, mais qu'il est nécessaire d'agir, ici et maintenant, en commençant par moi et sans espérer le moment « adéquat » ... en commençant la destruction ...

Avec beaucoup d'affection aux compagnons de la CNA Mexico pour leurs 10 années de lutte.

Vive l'Anarchie !



Montréal, devant le consulat du Mexique, janvier 2014

J'ai reçu une lettre du compagnon Mario González' ce qui me fait bien plaisir et à laquelle j'ai répondu. Force à toi camarade !

Je crois que je développe une addiction au chocolat amer, je demande toujours à ma mère de m'en apporter au parloir.

J'aime beaucoup lire, je le fais dès que j'en ai la possibilité et dès que j'ai un livre à disposition, je le dévore. (chocolats et livres peuvent passer)

Je discute parfois avec quelques bons amis que je me suis faits ici et pour qui l'idée d'anarchisme et de révolution est (ou était) inconnue, absente ou erronée.

Pour nous, révolutionnaires, le champ d'intervention est vaste et les méthodes à utiliser dépendent du choix de l'individu ou du groupe qui décide d'agir. Peut-être pour certaines personnes –y compris des anarchistes–, certaines méthodes ne sont pas appropriées en ce qu'elles ne correspondent pas à ce que dicte la « sainte anarchie », mais bon, le choix dépend de la recherche d'efficacité pour frapper les symboles et structures de l'Etat et du Capital et aller au-delà de l'attaque théorique.

Les conditions d'insurrection sont latentes, c'est pourquoi nous faisons le pari du conflit de manière effective et permanente, sans attendre que les conditions soient suffisamment douloureuses pour commencer à agir et sans attendre non plus –comme le dit le compagnon Tripa– de dates stipulées par le calendrier révolutionnaire.

Il est important de comprendre dans sa totalité notre position d'ennemis du Pouvoir, non pas en nous contentant de suivre le courant des autres compagnon-nes comme de petits poissons, mais en contribuant par l'analyse, des propositions et des critiques en affinité, afin de connaître les problèmes sociaux qui nous concernent directement et ensuite d'attaquer, non seulement

« l'ennemi-idée », mais aussi « l'ennemi-physique ».

Cet ennemi se renouvelle à tout moment, d'où l'importance de mener une lutte mobile/non statique et en continuelle restructuration.

Cherchons-nous à attaquer l'ennemi d'il y a un an ou celui d'aujourd'hui ?

L'ennemi ne craint pas la méthode, mais notre conviction et notre détermination.

Félicitations à la CNA pour ses 10 ans de soutien aux prisonnier-es ... Une forte accolade, compagnon-nes ! Ne reculons pas d'un seul pas !

Une forte accolade aux compagnon-nes du Chili ... Mauricio Morales toujours présent !

Carlos « Chivo »,
Mai 2014

NdT

1 .Mario González a été arrêté le 2 octobre 2013 par la police de Mexico -en collaboration avec les autorités de l'UNAM, d'où il s'était fait virer suite à sa participation au mouvement étudiant-, alors qu'il se rendait à la manifestation qui a ensuite connu des affrontements avec les flics. Incarcéré, il a mené une grève de la faim de plus d'un mois pour sa libération, appuyée à l'extérieur par différentes initiatives et actions. Le 10 janvier 2014, il été condamné à 5 ans et 9 mois de prison pour « attaques contre la paix publique » et en raison de « son haut degré de dangerosité sociale ». La condamnation a été abaissée de huit mois en appel, mais reste supérieure à 5 ans ce qui exclut les demandes de libération anticipée.

Rêver éveillé

Aujourd'hui, alors que j'attendais l'appel, je me suis disposé à profiter d'une barre de chocolat amer.

Tandis que la marionnette-gardien accomplissait sa routine, j'ai fermé les yeux et j'ai

Guerre sociale sur tous les fronts !

Vive l'Anarchie !

Commençons à la revendiquer !

Mario Tripa
29 juin 2012

NdT :

1. Le 1er juin 2011, une bombe explose devant une banque Santander à Santiago du Chili. Le compagnon Luciano Pitronello (Tortuga) est grièvement blessé. Le 15 août 2012, il est condamné à 6 ans de prison pour "transport illégal d'explosifs", "dommages" (à la banque) et "utilisation d'une fausse plaque d'immatriculation". Il est actuellement sous contrôle judiciaire.

Lettre de Felicity quelque part en dehors des cages

Compagnon-nes, ami-es,

J'aurais aimé pouvoir écrire avant, mais pour différentes raisons, je n'avais pas pu le faire jusqu'à présent. Je veux envoyer un grand salut et dire merci à toutes celles et ceux qui se sont préoccupés de moi et de ma situation, à celles et ceux qui ont fait preuve de solidarité avec Mario et moi. Dans ces moments difficiles, ça compte beaucoup d'avoir des gens qui se solidarisent de près ou de loin, même sans me connaître. Je leur envoie une grande accolade acrate à tous.

Je veux expliquer que, contrairement à tous les mensonges des forces policières du District Fédéral et des médias, ils n'ont jamais réussi à m'arrêter et jamais ils ne m'ont retenue prisonnière dans une de leurs geôles. Ça m'a coûté de comprendre pourquoi ils ont dit ça et ont diffusé cette fausse information à travers tout le Mexique ainsi qu'en Australie . Mais en tant que personne libre, je ne pourrai jamais le comprendre, vu que je ne peux pas penser comme un policier. Si c'était pour essayer en vain de corrompre ou manipuler Mario, ma famille, ou pour se présenter comme compétents dans leur

travail, je n'en sais rien. Ce que je sais, c'est que je suis fier d'être anarchiste, d'être ennemi du pouvoir, de l'autorité et de l'Etat.

A mon frère Mario, j'envoie une énorme accolade, beaucoup de force et de santé. Je sais qu'il restera toujours ferme dans ses convictions, ainsi que dans ses envies de parvenir à la Libération Totale. Je serai toujours à tes côtés, compagnon.

Souviens-toi, toujours face à face avec l'ennemi !

J'envoie également un grand salut solidaire aux compagnons chiliens en fuite, Diego Rios et Gabriela Curilem... Une accolade aux compagnons prisonniers des CCF et de Lutte Révolutionnaire en Grèce, aux compagnons anarchistes emprisonnés en Italie, à Braulio Duran, à Luciano Pitronello, à Gabriel Pombo Da Silva, et à tous les compagnons anarchistes prisonniers et fugitifs du monde.

Que vive l'anarchie !

Felicity,
juillet 2012

Je ne mendierai jamais ma liberté, par Mario

CompagnonNEs, je vais essayer d'être le plus bref possible. En effet, j'aurai à l'avenir plus de temps que nécessaire pour clarifier encore ma position et mes réflexions. Je reste sur la même position : ma revendication absolue comme anarchiste et comme unique responsable de mes actes. Pour l'heure, je me limiterai à remercier toute la solidarité des compagnon-nes d'affinité et à « dénoncer » quelques faits de ce procès médiatique entièrement vicié, qui a commencé à partir du moment où je me suis revendiqué anarchiste, ce dont je ne me repens pas. Repenti, jamais !

1. Je voudrais pointer la totale complicité des médecins de l'hôpital *Rubén Leñero* de la ville de Mexico avec le parquet, pour leur façon de rédiger leurs rapports médicaux afin qu'ils coïncident avec l'accusation. Je fais particulièrement référence à l'interrogatoire même, qui n'a eu lieu que deux ou trois heures après l'intervention chirurgicale, alors que j'étais encore anesthésié, avec de forts vomissements et vertiges. Pour compléter le cadre de cette lâche complicité, il faut ajouter les agissements du médecin légiste, qui affirme que j'étais apte à faire des déclarations, sans même m'avoir vraiment examiné, ni posé aucune question pour connaître mon état physique et mental.

2. Comme je l'ai dit dès le début, j'ai d'une certaine façon assumé ma responsabilité absolue. Comme individu, je suis responsable de mes actes vis-à-vis et seulement vis-à-vis de moi-même. Je me suis donc revendiqué anarchiste dès mon arrestation, mais en étudiant avec attention les déclarations, j'y ai trouvé énormément de choses que je n'avais pas dites. Vue la situation, ils allaient évidemment truquer ce compte rendu. C'est là qu'entre en ligne de compte la complicité de l'avocat commis d'office, clairement en faveur du parquet en se prêtant à tout ce montage.

3. De même, j'accuse le juge en charge de mon affaire d'être clairement en collusion avec le parquet. En effet, à partir du moment où j'ai changé d'avocates et refusé la « défense » publique, ils nous ont mis beaucoup de bâtons dans les roues dans l'intention manifeste d'éviter à tout prix qu'elles puissent se charger de mon cas. La plus cynique de ces basses manœuvres a été le refus de la part du juge d'accepter les éléments qu'elles lui ont présentés, démontrant que la première déclaration n'a pas été écrite de ma main – comme l'affirmait par contre le juge et le procureur. De fait, à cause des effets de l'anesthésie, je me trouvais dans l'impossibilité de lire (j'avais à peine lu deux lignes de leur déclaration

le soutien aux prisonnier-es, devient plus compliqué.

Mais ils et elles sont toujours là, les solidaires et la solidarité !

J'entends par solidarité le soutien donné à la personne concernée sans rien demander en échange, sans aucune sorte de condition et qui naît de la libre volonté de l'individu ou du groupe qui appuie en fonction de ses possibilités – sans jamais se sentir forcé-e/obligé-e de le faire (sinon ce ne serait déjà plus de la solidarité), mais bien plutôt par l'engagement que le/la solidaire a lui/elle-même décidé d'apporter.

Comme je l'ai écrit auparavant, tout-e solidaire a une vie personnelle, mais je pense que lorsqu'on prend un engagement et que l'on donne sa parole d'appuyer d'une certaine manière, le moins qu'on puisse faire c'est de les tenir. Nous savons que c'est parfois impossible, pour diverses circonstances de la vie quotidienne, mais lorsque les circonstances deviennent des excuses, ce n'est plus la même.

Bien, rompant avec le mode de discours « agréable », je comprends que la solidarité ne s'exige pas, mais elle ne se mendie pas non plus.

Il est désagréable d'attendre quelque chose de quelqu'un (qui bien entendu s'engage en étant bien sûr de lui) et qu'on te laisse tomber tout en sachant que tu es littéralement dans l'impossibilité d'obtenir ce que tu veux. A ce sujet, je trouve une phrase appropriée : si nous ne pouvons pas nous engager, « il vaut mieux nous taire ».

Mais bon, heureusement dans mon cas, qui est aussi celui des compagnonnes d'affinité anarchiste Amélie et Fallon, nous sommes accompagnés dans l'enfermement de compagnon-nes qui se sont solidarisés sans condition avec nous. D'ailleurs, comme je l'ai écrit en une occasion à une bonne amie : « *Nous sommes là qui nous sommes et*

nous sommes celles et ceux qui sont là, personne n'est de trop, personne ne manque ».

En résumé, je considère la solidarité comme quelque chose de très important, mais je suis aussi convaincu que c'est d'abord la force que l'individu trouve en lui qui l'aidera à surmonter l'enfermement. L'action solidaire vient compléter-renforcer la personne concernée.

Pour le moment, il n'y a pas beaucoup de nouvelles pour moi, bon si, mais cela touche plutôt à l'affaire juridique. Ils ont ouvert une nouvelle enquête (pour Amélie, Fallon et moi), c'est une accusation fédérale de « *provoquer en réunion un incendie dans un bâtiment occupé par des personnes* », ou quelque chose comme ça. Cela fait référence au STC [Secrétariat des Transports et Communications], c'est-à-dire à l'affaire pour laquelle ils nous accusaient auparavant de *Sabotage, Terrorisme et Délinquance Organisée*. La réception de la notification de cette nouvelle accusation fédérale, m'a un peu déprimé, mais en réalité ça n'a pas été une surprise, car je la comprends comme la manière d'agir et la tentative de l'Etat de nous garder à tout prix sous les verrous. Je me rappelle toutes les conneries qu'ils ont essayé de construire sur nous lorsqu'ils nous ont arrêté-es, les perquisitions dans les maisons de compagnon-nes, ils ont même envoyé de prétendus compagnons pour tenter de nous soutirer des informations ... Quelles informations ?

Je ressens un mélange d'impuissance-rire-rage-douleur-je ne sais quoi d'autre, mais je suis là, la tête haute pour ce qui reste à venir.

Je ne suis pas très au courant de ce qui se passe dehors, je ne peux lire un journal ou voir les nouvelles que très occasionnellement, de sorte que pour le moment mon monde se réduit à la foutue prison, d'où ma lutte partielle contre elle.

psychologiques. En effet, sa conduite subira une modification/altération qui lui rendra impossible de rester la même personne qu'avant son entrée dans l'institution carcérale, tel semble être l'objectif du système pénitentiaire. Il n'existe ni formule magique, ni aucun manuel pour survivre en prison. C'est sur la base de ses propres expériences qu'on remarque la cruelle réalité de la séquestration. Dans ma courte expérience de l'enfermement j'ai noté les contrastes de la personnalité –ou la dépersonnalisation– de certains détenus ; il y a ceux qui acquièrent une certaine dose de « pouvoir », que ce soit pour le nombre d'années passées en prison ou pour être les « collabos » des gardiens et des cadres administratifs ; il y a ceux qui optent pour la soumission, qui rampent et acceptent n'importe quelle humiliation, souhaitant de cette manière passer une détention plus tranquille ; il y a ceux qui décident d'embrasser la foi ou les drogues (je ne vois pas de grande différence) pour fuir la réalité ; il y a ceux qui décident de se la jouer « missionnaire » [homme de main], accomplissant n'importe quelle tâche (comme faire payer une vengeance) pour d'autres prisonniers, histoire de se faire une thune ; il y a ceux qui travaillent pour l'institution carcérale et récupèrent un bon « os » avec les commissions ; il y a ceux qui cherchent à vivre avec dignité, sans tomber dans les dynamiques de ce système, que ce soit en vendant des tableaux, des peintures, de la bouffe, en repassant des vêtements ou en cirant des chaussures etc., mais sans oublier que ils sont ni ramper devant personne. Je ne suis pas d'accord avec ceux qui disent qu'ils s'habituent à la prison, car cela signifie l'accepter avec tout ce qu'elle implique et le poids de sa structure. Ce faisant, on devient un prisonnier de plus, rien qu'un parmi d'autres.

Voilà pourquoi je dis que le comportement d'un-e individu emprisonné-e subit une modification, dans la mesure où la manière de se conduire ne sert pas seulement de

stratégie pour rendre plus légère la détention, mais où elle finit par devenir une manière de vivre qui se répètera certainement à la sortie ou au prochain passage en prison. Si je suis convaincu d'une chose, c'est que le détenu/ex détenu portera toujours en lui la haine et le ressentiment acquis dans cette « académie de délinquants ».

En tant que prisonnier anarchiste, je me reconnais dans ma réalité, pour le moment je suis dans les griffes de ce système monstrueux, mais je ne cesserai pas pour autant de lutter et de l'attaquer de l'intérieur, dans la mesure de mes possibilités, attaques simples et nécessaires telles que la dénonciation des conditions, le fait de ne pas se soumettre docilement, sachant que je suis obligé de partager ce régime de vie avec d'autres prisonniers, en m'efforçant de minimiser autant que possible les effets du système sur moi. J'ai toujours la ferme intention d'agir – maintenant déjà! – à la recherche de ce monde nouveau où nous soyons libres, femmes et hommes, et où n'existent pas d'institutions d'exclusion telles que la prison. Je comprends que ce désir ne se réalisera pas tout seul, il est nécessaire de commencer à le construire à chaque moment de nos vies. Ce désir, beaucoup de libertaires et de personnes sans adjectifs, solidaires et enthousiastes le partagent... Quand ferons-nous le pas suivant ?

Je parlerai un peu de la solidarité envers les prisonniers, car c'est un thème que je considère comme important –surtout entre libertaires–, savoir que des prisonnier-es résistent dans les geôles et que dans différents endroits du monde des compagnon-nes les appuient et se solidarisent est quelque chose d'important à reconnaître. Le soutien n'est pas chose facile car les prisons « coûtent » toujours beaucoup d'argent et d'efforts aux solidaires. Et si l'on prend en compte que nous menons toutes et tous une vie pleine de tâches à résoudre,

que j'ai vomi, pris de vertige) et encore moins d'écrire. Ils m'ont ainsi obligé à signer l'interrogatoire. Il faut souligner que le juge a notamment refusé des éléments basés sur l'analyse graphologique, qui montrent clairement que cette déclaration ne correspond pas à mon écriture.

4. Depuis mon arrivée à la prison *Recluso Sur*, et tout au long de mon séjour à l'hôpital, le procureur a tenté de m'isoler par tous les moyens, interdisant la plupart des visites et ne laissant ma mère me voir qu'une fois par semaine. De la même manière, ils ont tout fait pour que je ne me trouve pas dans un endroit aseptisé nécessaire à ma guérison [notamment lié à des greffes de peau], même si cela n'a pas marché, grâce au fait que les docteurs de la prison me gardent dans un endroit relativement propre.

Lors de mon séjour à l'*Hôpital Général Rubén Leñero*, avec le concours du directeur et des médecins de service, ils m'ont maintenu dans un espace totalement inapproprié pour soigner mes blessures, sous surveillance permanente autour de mon lit et à la merci des interrogatoires. A souligner que les flics eux-mêmes me l'ont signalé cyniquement, en menaçant de me contaminer avec de sévères infections, vu le manque d'hygiène.

5. Je veux aussi rendre public le harcèlement constant que subissent mes avocates pour avoir accepté de se charger de mon procès. Cela inclut des visites policières à leur domicile et l'intimidation de leurs proches, des sales blagues et des commentaires menaçants, entre autre. Cela vient s'ajouter à la longue liste des actes qui vont à l'encontre de mon procès.

6. Je souhaite remercier publiquement les autres prisonniers qui se trouvent avec moi, car ils m'ont soutenu avec des médicaments, de la nourriture, un toilette personnel, ainsi qu'en m'aidant à maintenir

l'endroit relativement propre pour favoriser une prompte guérison.

Compagnon-nes, j'aimerais pour finir expliquer que je ne fais pas ces déclarations dans le but de me victimiser, pas plus pour que les juges, policiers et autres mercenaires du système de domination aient pitié de moi. A eux, je ne demande rien. Je ne mendierai jamais ma liberté. Je m'occupe du « procès juridique » comme d'une simple stratégie, rien de plus.

J'écris uniquement ces quelques lignes pour faire connaître la situation dans laquelle je me trouve aux compagnon-nes d'affinité, à mes amis, à la famille et à toute cette confrérie complice de compagnon-nes solidaires qui se tisse jour après jour partout dans le monde. Après avoir mûrement réfléchi tout au long de ces jours, il est fort possible qu'à partir de maintenant je refuse de participer aux interrogatoires et aux analyses de la partie accusatoire, chose que j'aurais dû faire dès le début. Même si ce n'est pas une bonne stratégie légale, comme me le déconseillent certaines personnes, cette décision est plus liée à mes convictions et est la conséquence de ma position face à l'autorité et à quelconque Pouvoir. Cette expérience a été difficile, mais avec de la force, du courage et la complicité de celles et ceux avec qui je suis en affinité, j'ai pu m'en sortir. Merci au soutien de vous tou-tes !

Si, depuis le début, j'ai assumé la responsabilité de mes actes, cela a aussi été pour que d'autres compagnon-nes d'idées ne soient pas impliqués dans mes actions individuelles.

Je vous remercie à nouveau de toute votre solidarité et je salue toutes les actions pour me soutenir moi et Felicity, sans en sous-évaluer aucune, puisque toutes ont leur propre poids et l'importance qui leur revient. Merci beaucoup aux Compagnon-

nes des CCF en Grèce pour leur lettre, leurs mots me donnent de la force pour aller de l'avant.

La solidarité est notre meilleure arme.

Jamais vaincu-es, jamais repenti-es !!!

Vive l'anarchie !!!

Mario López, « Tripa »,
anarchiste emprisonné par le Gouverne-
ment du District Fédéral, Mexico
Juillet 2012

Lettre de prison sur la nouvelle construction policière

À la lecture de la revue de presse en date du 11 juillet dernier, j'ai pu percevoir la préoccupation du « mouvement » anarchiste face à une probable vague répressive du type « montage policier ».

Ce genre de coups offensifs sont déjà « notoirement » connus dans les trois pays méditerranéens comptant la plus grande présence anarchiste [Espagne, Italie, Grèce], tout comme au sud du continent américain, où le réveil de l'action acrate est frappant, particulièrement au Chili.

En 1996, une opération répressive anti-anarchiste a eu lieu simultanément dans diverses régions d'Italie, avec l'arrestation d'une cinquantaine d'anarchistes. Finalement, 8 compagnons ont été condamnés à des peines allant de 6 à 50 années de prison. Les compagnon-nes accuséEs n'ont cessé, avec des convictions claires, de signaler que le « procès juridique » mis en marche contre les anarchistes était un montage, puisqu'on les accusait d'appartenance à une fantasmagorique « organisation criminelle » (O.R.A.I « *Organisation Révolutionnaire Anarchiste Insurrectionaliste* »), qu'ils n'auraient de toute façon jamais intégrée pour une question de principes éthiques

et de par les méthodes d'organisation et d'action qu'ils défendaient. Parmi les compagnons arrêtés les plus connus, figuraient Alfredo Bonanno, Pipo Stasi, Massimo Passamani et Constantino. Pour se renseigner sur cette histoire particulière, je recommande un texte de Bonanno intitulé *Montage*, qui analyse d'un point de vue anarchiste, hors médiation édulcorante et refusant tout dialogue, ce type de stratégies répressives élaborées par le système de domination. Ce montage particulier des forces répressives de l'Etat italien est connu dans nos milieux comme le « procès Marini », par allusion claire au procureur (Antonio Marini) qui sortit de sa manche une fiction conspirative tordue, digne d'un scénario Hollywoodien¹.

Le 28 juillet 2004, une autre manœuvre de ce type se reproduira en Italie, connue sous le nom d'« opération Cervantès », où ils ont élaboré un « montage » si grossier qu'il finira par tomber de son propre poids [en cassation]. A cette occasion, ils auront séquestré derrière les barreaux les compagnons Simone del Moro, Davide Santini, Marco Ferruzi et Sergio Maria Stefani. Récemment, les compagnon-nes italiennes ont de nouveau été frappés par la dite « opération Ardire », qui finira sûrement par

La tête haute pour ce qui reste à venir, par Carlos

Cher-es ami-es et compagnon-nes :

J'écris mû par l'envie de vous saluer en envoyant une accolade chaleureuse et sincère à chacun-e qui pourra me lire. Je veux aussi partager avec vous un certain nombre de choses, sans chercher à « plaire » à personne, mais sans doute avec l'envie de provoquer quelque débat.

J'aimerais dire que je vais bien, mais comment cela pourrait-il être le cas pour qui-conque vit la prison/société dans laquelle nous nous dépêtrons tous et toutes ? Il me semble donc plus adéquat de dire que je vais « normalement ».

Bon, je commence ce communiqué, mais... pourquoi écrire un communiqué public ? Je pense qu'il est important de connaître la situation de nos prisonnier-es (ou des prisonnier-es si l'on veut), de savoir comment ils se sentent et comment ils vivent l'enfermement, d'autant plus que tout est fait médiatiquement pour déformer l'information par rajout ou omission, voire en mentant –c'est même la mission exclusive des moyens de communication commerciaux–, et que cela arrive aussi de la part de « gens » qui font tourner l'information sur internet sans être sûrs de ce qu'ils écrivent.

Nous, libertaires avons recours à nos propres moyens de diffusion alternatifs qui suivent de près la situation des compagnon-nes enfermés-es et donnent des informations publiques. Cependant, il est aussi important que les prisonnier-es eux-mêmes expriment ce qu'ils et elles ressentent et leur situation.

Voilà le pourquoi de mes communiqués, non que je prétende à devenir le « prisonnier à la mode » ou que je sois fier d'être privé de ma liberté. Fier d'être anarchiste, ça oui, mais pas d'être prisonnier. De fait, je hais les prisons et je suis convaincu qu'elles n'existent pas pour quelque histoire de « réinsertion de l'individu dans la société », mais pour une obscure et perverse raison de châtement envers celles et ceux qui ne correspondent pas au modèle du système de domination, de l'ancien comme du nouvel ordre mondial. Ce qu'elles recherchent, c'est le « repentir » de personnes dociles qui contribuent au système sans lutter ni rien remettre en question.

J'ai réfléchi sur l'enfermement et je constate à quel point il est difficile de le vivre ; de fait c'est très frustrant, car l'être humain est libre et sociable par nature et le priver de sa liberté aura sûrement de graves conséquences sur lui, par exemples-

Le système carcéral cherche à nous faire voir sa violence envers nous comme quelque chose de normal, il tente de nous y habituer, de nous faire comprendre qu'il faut supporter la prison comme ça ; personnellement je ne pense pas me laisser domestiquer, je ne crains pas leurs repréailles, je ne suis pas de ceux qui se disent ennemis de l'État et cherchent à mener une vie « normale », et sans chercher les problèmes, cela ne me donne pas une impression de conviction. Je n'ai pas l'intention d'être comme celui qui reçoit une gifle et tend l'autre joue, ni comme celui qui attend que « les conditions soient propices pour pouvoir agir », non ! Je

crois plutôt qu'une agression doit être rendue au double, œil pour œil, face à leur violence notre violence antagoniste, agir sans attendre que les temps soient mûrs car il se pourrait bien qu'ils tardent, répondons à un feu de bois par un incendie.

Je n'ai pas fini de tout écrire, mais sur ce ...

À bas les murs des prisons !
Feu aux prisons !
Pour l'anarchie !!

Carlos "Chivo"
Reclusio « Oriente » (Mexico)
mai 2014



être reconnue comme un montage supplémentaire de l'Etat italien contre l'agitation anarchiste.

Au Chili, suite à la triste mort du compagnon Mauricio Morales, l'Etat a lancé une gigantesque opération répressive, connue sous le nom de « Caso Bombas », impliquant 14 compagnon-nes anarchistes et afines dans un montage clair et plutôt bien ficelé, qui vient pourtant de tomber en poussière. Le signe distinctif et le dénominateur commun de ces pays, c'est la forte activité des groupes anarchistes et l'action individuelle d'anarchistes de praxis.

Il se passe la même chose dans le cas du Mexique, où le réveil de l'Anarchie se fait toujours plus évident. C'est pourquoi, des organisations ou des collectifs libertaires qui ont toujours travaillé ouvertement se voient « criminalisés », par des complicités, des alliances et des liens criminels, qui pour nous se traduisent dans le fait d'être amies et compagnon-nes sur la base d'affinités d'idées. L'ensemble de ce « thriller » version mexicaine est en train de se mettre en marche à partir de mon arrestation, dans la soi-disante intention de « démanteler » une organisation « criminelle-radical » évidemment inexistante.

Je n'ai pas le moindre doute sur le fait qu'ils m'utilisent comme point de départ pour lancer une chasse aux anarchistes. Sur la base de mes relations affectives, de mes liens de compagnonnage et d'amitié, ils tentent de monter tout un cirque médiatique très semblable à ce qu'ils ont lancé juste après l'accident tragique du compagnon Mauri² ou de Tortuga au Chili, un vulgaire montage à partir de mes relations d'amitié, d'affinité et de solidarité.

Dans ma conception de l'idéal anarchiste et dans ma pratique anarchiste insurrectionnelle, il n'y a rien de plus éloigné de l'idée acrate que la construction d'une organisation formelle bien structurée qui pèse

sur la liberté et l'autonomie individuelle et réduit la capacité d'intervention aussi bien dans des luttes particulières, que dans la lutte anarchiste même. Je n'ai jamais eu de leader et ne peux absolument pas m'imaginer accepter les dictats de quiconque ; et je n'ai encore moins prétendu être chef moi-même. En tant qu'anarchistes, nous les détestons tous de fait. Acrates, nous pensons par nous-mêmes et nous agissons en conséquence.

Me solidariser avec mes compagnon-nes emprisonnées au Mexique et dans le monde répond seulement à mon éthique anarchiste et à une condition nécessaire et indispensable dans la lutte – pas à une connexion organico-structurelle qui dénoterait l'existence de leur prétendue « organisation criminelle ».

Tout ce qui est en train de se passer est prévisible, parce que nous l'avons déjà vécu dans le passé et que nous savons à quoi nous en tenir quant aux chemins tortueux du pouvoir.

Nous nous trouvons une fois de plus face à face avec l'ennemi. Un montage ou une opération répressive est un coup calculé et bien planifié depuis les entrailles de la domination, destiné à empêcher voire à éliminer l'activité anarchiste et à démoraliser ses différentes individualités. Face à cette nouvelle attaque, la lutte doit continuer, car la solidarité est beaucoup plus qu'un mot, c'est notre meilleure arme pour les affronter et pour étendre l'insurrection acrate.

Compagnon-nes, en s'appuyant sur mon irréductible position, sur mon intransigeante praxis anarchiste, sur les « délits » dont ils m'accusent et sur mes déclarations, ils prétendent éradiquer l'agir anarchiste et fracturer plus encore un « mouvement » anarchiste déjà divisé, en aggravant les différences et en approfondissant les séparations entre les « bons » et les « méchants » ; les « adaptés » et les « inadaptés » ; les «

violents » et les « non violents » ; les « légalistes » et les « illégalistes », et tant d'autres dichotomies qu'ils tentent d'établir à partir de ma manière d'agir.

Ferme et conséquent,
Face à face avec l'ennemi !

Solidarité avec les prisonnier-es anarchistes dans le monde.

Solidarité avec Billy, Eat, Gabriel, Marco, Stella Antoniu, avec les acrates boliviennes-incarcérées : mon esprit et mon cœur sont avec vous.

L'insurrection anarchiste est inévitable.

Guerre sociale sur tous les fronts.

Salut et Anarchie !

Mario López, « Tripa »
Recluso Sur, México D.F
7 août 2012

NdT

1. On peut lire en français sur cette histoire *Dans la marécage, limites et perspectives de la répression anti-anarchiste*, ed. La conjuration des Ego (Paris), juin 2000, 52 p.

2. Le compagnon Mauricio Morales (Punky Mauri) est mort le 22 mai 2009 à Santiago du Chili, emporté par la bombe qu'il s'appropriait à poser devant l'école de Gendarmerie.



Affiche mexicaine,
juillet 2012



Buenos Aires, mars 2013

Et attention ! C'est la main de fer quand tu refuses de payer.

Je ne peux omettre de mentionner les « laicos », une sorte de poux blancs, et les punaises et les cafards, ils font partie de la prison !!! Et ils piquent fort.

Un autre aspect qui ne me plaît pas, et de fait qui ne plaît à personne, c'est la surpopulation. Aux arrivants tout comme en détention normale, les cellules sont très petites, du moins j'ai fait l'expérience aux arrivants de vivre à 23 prisonniers dans une cellule minuscule d'environ 3 x 2,5m, et en régime normal nous étions 17 dans une pièce plus ou moins équivalente. C'est très inconfortable et même physiquement dangereux selon la façon dont tu dors, si du moins tu dors, surtout pour les nouveaux qui dorment assis chacun sur un bord de la cuvette du toilette. La surpopulation dans les prisons mexicaines donne des raisons de se préoccuper, c'est du moins ainsi que je le vis dans la prison Oriente.

Et bien que nous soyons beaucoup, il ne se passe rien. Ici les méthodes de domestication sont assez remarquables, comme dans le cas de la religion, c'est impressionnant la quantité de personnes qui te disent : « c'est peut-être par la volonté de Dieu que nous sommes ici, il a un projet pour nous ici et nous devons servir sa volonté » et ils se mettent à lui adresser des chants et des prières geignardes en espérant qu'il les sorte vite de là. Quand ils apprennent que je suis athée et que je pense que c'est une idiotie de se laisser aveugler par ce dogme, ils s'éloignent tout de suite de moi ou commencent à me poser des questions bizarres, mais c'est une autre histoire.

Un autre moyen de garder les prisonniers passifs est la drogue, à ce sujet j'ai toujours pensé que chacun était libre de choisir comment vivre sa vie, avec ou sans drogue et quel type de drogue, mais j'ai toujours affirmé que leur usage est bien souvent

une barrière qui freine l'individu dans ses élans révolutionnaires et finit par dévier ses objectifs vers une léthargie de bonheur artificiel ; surtout avec ce qu'on appelle les drogues dures. Entre autres.

La prison rabaisse le prisonnier, l'humilie, le piétine et essaie de venir à bout de sa dignité et de le réduire à une dépouille humaine sans volonté, servile et obéissante, récompensant du poste de « collabo ou balance » ceux qui se montrent fidèles et loyaux envers le système, punissant et isolant ceux qui ne respectent pas leurs stupides normes, qui remettent en question ou désobéissent à leurs pratiques de terreur.

Voilà pourquoi je me déclare prisonnier anarchiste en lutte anticarcérale. Faire face au pouvoir de l'intérieur des prisons pour conserver notre identité en tant que personnes qui éprouvons l'amour de la liberté, pour notre dignité et pour défendre ce que nous sommes, en libérant nos pulsions les plus sauvages si c'est nécessaire, et face à tant d'humiliation c'est nécessaire jusqu'à ce que notre être a de plus destructeur. Je me considère comme une personne libre même en prison, et il sera ainsi tant qu'ils ne réussiront pas à détruire mon individualité, tant que leurs modes de contrôle et de domination n'arriveront pas à transpercer mon cœur noir, tant que je continuerai à reconnaître la solidarité des compagnons du dehors envers les prisonniers dans les griffes de toute prison, de tout centre d'extermination, de tout institut de subordination.

Les tactiques de terreur et de peur de la prison ne peuvent et ne pourront arrêter cet ouragan de passion créatrice, de passion destructrice et de passion constructive, cette projectualité libératrice ; et même si affronter leur autorité amène aussi l'éminente conséquence de la répression, ici personne n'abandonne, personne ne fait un pas en arrière face à l'ennemi haï.

suite. La douleur était trop forte et je me souviens m'être retourné pour voir l'agresseur (un prisonnier collabo qui travaille avec ceux de la *fajina*), ils m'ont donné envie de répondre mais une fois de plus je n'ai pas pu, avec les séquelles du tabassage datant d'à peine deux jours, de la bagarre et de la pièce noire, et là avec le dos abîmé, je ne pouvais même pas parler. Je me suis relevé comme j'ai pu, j'étais avec le chargé de *fajina* qui m'a juste dit : « si tu ne peux pas, alors tu paies ». Voilà comment je suis tombé dans cette extorsion.

J'ai dû appeler quelqu'un pour qu'on me dépose 2000 pesos. En parlant avec cette personne, je n'ai pas pu m'empêcher de pleurer à cause de l'impuissance et de la douleur, mais jamais je n'ai donné le plaisir à ces sales exploiters de *fajina* de pleurer devant eux.

Je fais ici une brève parenthèse pour rappeler qu'à aucun moment je ne me suis comporté comme victime. J'étais offensé, ça oui, car ils essayaient de piétiner ma dignité.

Comme par « coïncidence », pendant deux semaines ils ont refusé l'accès aux parloirs à ma mère, qui était la seule visite que je recevais, sous prétexte qu'il y avait un problème avec son identification. Quand tu arrives au COC, les toutous des matons « t'inspectent » et te volent argent et cartes de téléphone. Je n'avais pas d'argent mais j'avais une carte de téléphone, qu'ils m'ont volée en plus de mon agenda. Ainsi, je n'ai pu avoir aucune communication extérieure pendant ces deux semaines, mystérieusement isolé. J'ai seulement pu appeler pour demander l'argent...

Je n'ai jamais pensé me plaindre aux « autorités » de l'institution, car je ne sais que trop bien qu'elles font partie du même nid de vipères totalement complices. Et encore moins aux « droits de l'homme » car leurs droits sont à la gueule du client et que je n'y crois pas du tout.

Au sujet des extorsions, je souhaiterais clarifier ceci : quand je parle d'extorsion, je parle d'une pression qu'on exerce sur toi pour parvenir à certains résultats favorables pour d'autres, même contre ta volonté, parce que, pour X raisons, cela reste hors de ton contrôle. Je ne parle pas d'« extorsion » au sens où quelqu'un te demande de l'argent et que, par peur de te faire frapper, tu donnes une certaine somme.

À un moment, une personne qui m'est très chère m'a dit « cya, ne leur donne pas d'argent », comme si j'avais opté pour la seconde définition de l'extorsion, je sais que ce n'était pas son intention mais je comprends que différentes personnes aient pu avoir cette impression.

Par rapport à ces extorsions, la prison et la lutte anticarcérale, je dirai qu'ici ils font payer pour tout, vraiment, pour tout. Tout cela me semble ridicule mais à la fois ça m'inquiète beaucoup que personne ne dise rien. Je sais que le fait que j'en parle ici ne change rien, mais je n'entends pas tomber dans cet immobilisme collectif.

Ils te font payer pour aller aux toilettes (ceux qui sont dans la cellule ne suffisent pas pour autant de détenus dans une si petite cellule), pour utiliser de l'eau du robinet (les toilettes sont beaucoup utilisées en cellule), pour répondre quand ils font l'appel (vous pouvez le croire ça ? Pour faire l'appel !), pour aller au tribunal, pour voir ton avocat, pour faire un parloir, et même pour utiliser une table, pour descendre l'escalier le jour des visites, pour pouvoir sortir de ta cellule (ils appellent ça « *desapando* »), en régime normal on te fait payer les cadenas, c'est-à-dire que pour sortir de ton couloir ou de ton annexe ils te font payer dans chacune des trois sections (arrivants, COC et régime normal), tu paies le matériel tel que les balais, le savon, les seaux, la serpillière et je ne sais quoi encore, etc. Un gros business !

Six mois plus tard...

Compagnon-nes, après 6 mois à peine, j'ai pu sortir de prison, ce qui n'aurait pas été possible sans la solidarité et l'appui de vous toutes et tous. Au final, comme cela a déjà été écrit, la modification d'une loi des puissants a fait baisser la gravité du délit d'« attaque contre l'ordre public », ce qui a conduit les camarades avocats du GASPA à se bouger rapidement pour solliciter ma liberté sous caution ou conditionnelle. Au début, nous avons pensé que cela ne serait pas possible à cause de la circonstance aggravante liée à l'usage de l'explosif et à la préméditation de l'attaque, mais le secrétaire du juge nous a transmis la mise en liberté conditionnelle vendredi 28 décembre vers 15h30. Après une longue journée d'attente, c'est finalement vers 1h du matin que j'ai franchi la porte de ce centre d'extermination, vers la sortie où m'attendaient des compagnon-nes et amies, ainsi que ma mère. En fin de compte, nous avons payé 70 000 pesos [4000 euros] à l'assurance, que nous sommes sur le point de récupérer.

C'est tout pour le moment, et je veux remercier sans hésitation de la manière la plus sincère tous les compagnons qui m'ont soutenu et se sont solidarisés de toutes les

manières possibles, à partir de leurs positions, convictions et possibilités. Et aussi envoyer un salut plein de force à la compagne Felicity [toujours en clandestinité], où qu'elle se trouve, la lutte continue, parce qu'il ne s'agit pas d'une occasion particulière, d'un moment isolé de nos vies, mais de notre vie même ! Salutations et force aux incarcéré-es en Italie, aux compagnons Gabriel et Marco¹.

Solidarité avec les prisonniers anarchistes !
L'anarchie est inévitable !
Avec amour et rage,

Mario López
Mexico, 31 décembre 2012

NdT :

1. Gabriel Pombo Da Silva est à présent incarcéré en Espagne, dans la prison de Topas (Salamanque). Marco Camenisch est toujours emprisonné en Suisse, il a été transféré dans l'établissement pénitentiaire Bostadel.

A mon frère Mario,

Six mois ont passé depuis qu'ils t'ont séquestré cette nuit de malchance, depuis qu'ils t'ont torturé et menacé, depuis qu'ils ont harcelé ta famille et tes ami-es. Six mois durant, ils ont tout essayé pour briser ton esprit acrate – ils ont enfermé ton corps entre quatre murs et une infinité de grilles, loin des forêts sauvages auxquelles tu appartiens, mais il ne leur venait pas à l'esprit qu'à chaque instant tu étais avec tes compagnon-nes en affinité autour du monde. Ils t'ont laissé supporter la douleur mais tes envies de lutter ont toujours pris le dessus.

Ils ont essayé d'intimider tes avocates amies pour qu'elles cessent d'exprimer leur solidarité envers toi, sans se rendre compte que quelques hommes louches guettant à travers les ombres de la nuit et des menaces de mort lancées dans le vide ne pourraient arrêter celles et ceux qui sont disposé-es à lutter à tes côtés. Ils t'ont envoyé leurs prisonniers-traîtres pour te nuire, mais la solidarité que tu semais a toujours été plus forte. Au cours de ces mois tu t'es moqué de l'ennemi, supportant la douleur, l'incertitude et la torture de l'enfermement d'un être sauvage, à chaque longue seconde tu t'es accroché avec force à tes convictions. Tu as utilisé toute ton énergie débordante pour propager la liberté à chaque pas, y parvenant jusque dans ce lieu si infécond,

pour continuer l'analyse de notre lutte insurrectionnelle et pas une seconde tu n'as arrêté de lutter, pour la liberté et l'Anarchie.

Aujourd'hui, en ressortant dans la rue, tu dois savoir qu'en réalité ils ne t'ont jamais enlevé ta liberté – tout le temps tu as été libre, parce que malgré tout ce qu'ils ont tenté, ils n'ont pas pu et ne pourront jamais t'enlever la liberté qui coule dans tes veines, dans nos veines. Je sais très bien que tout ça n'est pas fini – nous connaissons tous les tromperies et la vengeance qui sont l'essence même de l'Etat – mais il sait que tes compagnon-nes sont à tes côtés et que ton esprit insoumis pour l'Anarchie ne peut se développer qu'avec plus de force encore.

Comme toi, je souhaite que nos compagnon-nes emprisonné-es et en cavale au Mexique, en Italie, au Chili, en Grèce, en Bolivie, en Allemagne, en Espagne, en Suisse et partout dans le monde puissent aussi fouler le sol à l'air libre aujourd'hui, rentrer chez eux et embrasser leurs êtres chers. Et même si pour l'instant ils et elles supportent fièrement l'enfermement et l'incertitude, ils sont aussi avec nous à chaque instant.

En avant compagnon, il y a encore beaucoup à faire ...

Ta sœur d'affinité,

Felicity

29 décembre 2012



Athènes,
août 2012

se défendre de ces sales flics de merde qui vont jusqu'à te coller un autre procès pour agression à leur foutue autorité) Je pensais que les choses en resteraient là ; mais non. Après nous avoir humiliés devant tous les détenus présents, ils nous ont fait descendre les escaliers en nous bousculant, et soudain je n'ai plus vu plus mon agresseur initial ; ils n'emmenaient que moi et je n'ai plus entendu parler de lui jusqu'à aujourd'hui. Quand nous sommes arrivés dans la guérite, ils ont recommencé à me frapper. Je n'ai pas pu en supporter davantage, et j'ai alors commencé à leur répondre avec des insultes avec la ferme intention de passer aux réponses physiques, mais ils ne m'en ont pas laissé l'opportunité de par leurs coups toujours plus forts. Je ne me souviens plus bien du chemin mais ils m'ont amené dans une pièce sombre, et avant de m'y enfermer ils m'ont entièrement déshabillé et ont balancé un pot d'eau à l'intérieur. Après m'avoir frappé encore une dernière fois (comme pour que je ne les oublie jamais), ils m'ont jeté dans la pièce. C'était le soir, il faisait froid, ils m'avaient pris tous mes vêtements, le sol était humide, j'étais couvert de coups, il n'y avait pas le moindre rayon de lumière dans la pièce... Vous imaginez la nuit que j'ai passée ? J'ai senti la peur, la rage et l'impuissance. Pour ma part, j'ose appeler ça de la torture physique et psychologique.

Je n'ai jamais eu peur de l'obscurité jusqu'à cette nuit-là, et j'ai passé une dizaines heures à me tourner et me retourner dans tous les sens (sans rien voir) dans l'expectative que quelque chose d'autre arrive, jusqu'à ce que le jour se lève et qu'on me sorte de là. Bien-sûr, le tour de garde avait changé.

Ils m'ont ramené à ma cellule –non sans me lancer auparavant une menace succincte pour que je ne dise rien de ce qui s'était passé– et en arrivant en cellule j'ai préféré ne parler à personne, pas à cause

de la menace mais parce que j'étais encore sous le choc. Coïncidence, ce même jour on m'a placé dans la phase suivante de ce centre d'extermination appelé *Reclusorio Oriente*, j'ai été admis pour la nuit au COC (Centre d'Observation et de Classification) où à notre arrivée, les presque 150 détenus, nous avons été reçus avec leur « terreur psychologique » habituelle. Là, au COC, m'attendait une autre petite surprise. Ils nous ont appelés très tôt pour nous mettre à la fameuse « *fajina* », qui est la corvée de nettoyage du bâtiment, ou plutôt le soi-disant nettoyage puisqu'en réalité c'est un prétexte pour réaliser une juteuse extorsion. En nous rassemblant, ils nous ont dit à tous : « Sérieusement (*al chile*, expression très utilisée par ici), qui va se dégonfler et payer 2500 pesos pour ne pas faire la *fajina* ? Parce que nous allons nous charger de faire que personne ne résiste et que tous paient ». Quelques-uns ont accepté. Mais avec d'autres nous avons décidé d'affronter cette *fajina*. Je me souviens qu'ils m'ont dit : « tu ferais mieux de payer blanc-bec, tu dois avoir de l'argent, joue pas au con, on te fera céder de toute façon ». Ce premier jour j'ai fait la *fajina*, ce qui consiste à faire de l'« exercice » de manière quasi déshumanisée afin que ton corps cède et que tu acceptes de payer, et bien sûr toujours avec des gorilles derrière toi qui exigent que tu accélères le mouvement, et les coups qui tombent si tu ne suis pas le rythme. Cela, deux fois par jour, autour de 3 heures de torture.

Le lendemain, ils m'ont répété « tu ferais mieux de t'allonger tout seul », et après une demi-heure de *fajina*, et d'espèces de « brouettes » consistant à se pencher et laver le sol avec un chiffon mouillé à grande vitesse, je suis tombé et ils m'ont relevé d'un coup de pied dans le dos, au niveau des hanches.

J'avais déjà quelques problèmes de dos et je n'ai pas pu me mettre debout tout de

Sur ma situation carcérale, par Carlos

Salut compagnon-nes !!!

J'écris cette lettre poussé par la forte nécessité que j'éprouve de communiquer avec les compagnon-nes de l'extérieur.

Je suis convaincu de l'importance d'être au courant de tout ce qui se passe dans la lutte contre ce que l'on appelle communément « l'ennemi », l'État et le capital, et au passage contre leurs mesquines institutions et leurs méthodes fascistes de contrôle.

La lutte anticarcérale est aussi importante, d'où la nécessité que je ressens de partager ma situation en tant que prisonnier anarchiste, en expliquant tout d'abord qu'à aucun moment je n'ai tenté de me faire passer pour une victime pour ce qu'il m'est donné de vivre en ce moment. En effet, comme je l'ai dit (et écrit) auparavant : je ne crois pas, pas plus que je en l'accepte, dans la prétendue innocence ou culpabilité pour les délits qu'ils me reprochent (dont ils m'accusent). Dire aussi que je me revendique anarchiste de projectualité insurrectionnaliste et révolutionnaire, séquestré par l'État (et non « victime » de séquestration comme j'ai lu dans un communiqué), et que je fais passer à l'extérieur ma situation carcérale afin de dénoncer publiquement ne serait-ce une petite partie du fonctionnement de cette institution dégueulasse. « Ce qui ne se voit

pas n'existe pas », et dans la mesure de mes maigres possibilités, le rendre visible par ce type de dénonciation fait partie de ma lutte anticarcérale.

Il y a environ un mois (mi-mars), alors j'étais encore dans le quartier arrivants de cette prison, s'est produite une première agression. Vers 19h, j'étais avec un compagnon de cellule quand soudain un type au visage de brute que pour ma part je ne connaissais pas s'est approché et a commencé à chercher l'embrouille en m'agressant verbalement et en me poussant ; une partie de la dynamique de la prison consiste à se battre quand sa « réputation » est en jeu (pour moi cela ne vaut pas une cacahuète), mais échauffé par ses mots et le stress de l'enfermement aidant, je suis tombé dans ce réflexe.

Après plusieurs coups et comme par magie, deux gardiens sont apparus (il est rare ou du moins peu fréquent que les flics entrent dans les couloirs des cellules) et nous ont « chopés » en pleine bagarre. Ils ont pour habitude de freiner les ardeurs par des baffes et, sur le corps, par des coups de poing destinés à faire plier ceux qui se bastonnent ; c'est ce qu'ils ont fait avec moi et le relou avec qui je me battais (on ressent une terrible impuissance à ne pas pouvoir

≈ 2013 ≈

Premières lettres de prison de Carlos, Fallon & Amélie

Le dimanche 5 janvier 2013 [d'où l'expression 5E ; 5 de Enero en castillan], vers 22h30, sont attaqués simultanément avec des pierres et des molotovs le Ministère des Communications et des Transports (Secretaría de Comunicaciones y Transportes) et un concessionnaire Nissan au Sud de la ville de Mexico. Le bâtiment et plusieurs véhicules sont endommagés et suite à cela trois compagnonnes sont arrêtées : Carlos López Marín ainsi que Fallon Poisson et Amélie Pelletier, toutes deux d'origine canadienne. L'affaire est d'abord prise en charge par l'autorité locale : le Parquet Général de Justice de Mexico (PGJDF). Ce dernier propose une possibilité de libération sous caution, moyennant 150 000 pesos mexicains (près de 8000 euros par personne). A ce moment-là intervient le Parquet Général de la République (PGR), entité fédérale, qui déclare la PGJDF incompétente et reprend l'affaire en main. Après 48 heures, en l'absence d'éléments matériels malgré un passage par l'Agence Centrale d'Investigation, la PGR colle aux compagnonnes l'accusation de Criminalité Organisée et les met sous arraisonnement [mesure de détention préventive préalable à l'enquête, en théorie réservée à la criminalité organisée mais très répandue au Mexique], histoire d'accentuer la pression pour récolter quelque déclaration ou preuve matérielle à charge. En vain ; au terme de 40 jours de ce régime, et de nouveaux tours de passe-passe entre le Parquet fédéral et celui de Mexico, les trois compagnon-ne-s sont placés en préventive pour les accusations de « dommages aggravés » et d' « attaque à la paix publique ».

Amélie et Fallon sont envoyées à la prison pour femmes de Santa Martha et Carlos au Reclusio Sur.

- ils sont dans le module de haute sécurité totalement isolé, et pour la plupart leurs familles ne savent même pas, et ne doivent ignorer où ils se trouvent.

3- Pour comprendre ce point, vu qu'il peut y avoir de nombreuses divergences au sujet de l'illégalisme, des dits hors-la-loi et de l'apologie qui les entoure, je recommande un article publié dans le numéro 1 de la revue anarchiste *À corps perdu* et qui a pour titre : Les cendres des légendes – pour en finir avec l'apologie illégaliste. Il sera publié dans le prochain numéro de la revue anarchiste *Negación*. Je parle de ça vu qu'il est assez commun au Mexique que certaines individualités anarchistes fassent des références passionnées à des secteurs de la société et à des milieux sociaux qui agissent en dehors de la loi, comme par exemple les narcotrafiquants et leurs hommes de main ; allant jusqu'à faire des allégories sur des attaques contre la police ou l'armée menées par ces groupes de pouvoir, leur conférant un aspect positif et voulant même les faire passer pour révolutionnaires, uniquement parce que leurs attaques sont spectaculaires, ou parce qu'ils agissent en dehors de la loi. Ce faisant, on laisse d'ailleurs de côté les motivations de ces groupes dissidents et de pouvoir.

4- Je précise que lorsque je parle d'attaque et de destruction je me réfère bien entendu d'une part à l'effet physique et matériel de l'attaque et à la destruction du système. Mais je me réfère aussi par attaque et destruction à n'importe quelle manière ou instrument employés pour subvertir l'ordre : critiques, auto-critiques, armes, livres, explosifs, etc. lorsque ces instruments sont utilisés pour la destruction de l'État sous toutes ses formes.

5- Face à ça j'affirme que je ne méprise pas la lutte ou la valeur d'autres individualités ou collectifs qui réalisent ces attaques ; j'utilise seulement cette citation parce qu'elle m'a semblé pertinente et il me semble nécessaire de commencer un débat réel sur la validité et l'efficacité de certains moyens. La citation, même si elle est courte et spécifique au contexte de la lutte contre le FIES, rassemble les bases d'un débat qu'il est nécessaire de développer et d'approfondir. Mais un point que je dois mentionner et qui vaut la peine d'être réfléchi, concerne la reproductibilité des moyens et leur relation avec les paquets. Même s'il faut aussi réfléchir sur le conflit à la première

personne et la délégation de l'attaque à un autre individu, généralement pas conscient des motifs de la lutte, ou de ce qu'il transporte. D'autre part, lorsque je fais allusion aux paquets explosifs je fais uniquement référence au milieu anarchiste/libertaire ; je dis cela vu qu'au Mexique d'autres groupes (ITS) sont spécialistes dans l'envoi de paquets explosifs à des scientifiques, et qu'outre les fait qu'ils ne sont ni anarchistes ni libertaires, leurs perspectives n'ont rien à voir avec l'idéal anarchiste, même si certains modes d'intervention peuvent concorder.

6- Traductions tirées de *A Corps Perdu*, n°2, juillet 2009, *Notes critiques sur la lutte contre le FIES*.

7- Comme je l'ai dit plus haut ; malgré les critiques je ne dévalorise pas le travail que différents groupes réalisent pour soutenir les compagnonnes emprisonné-es, même si ce n'est pas la lutte que je préfère, elle est bel et bien nécessaire et c'est une preuve de soutien réel entre anarchistes.



Mexico, août 2012

peut utiliser le même nom, etc. Mais ce n'est au fond qu'une déclaration d'intention, tant la revendication et la signature en elles-mêmes servent justement à distinguer un geste de révolte des autres, le faisant émerger du marécage de la conflictivité sociale diffuse pour le placer dans une logique qui est en soi politique.

On notera encore au passage que, s'il faisait preuve de volonté de blesser, le colis piégé envoyé à Zuloaga a aussi démontré l'inefficacité de la méthode employée, vu qu'il était presque impossible qu'un de ces colis arrive jamais à son destinataire. Les colis suivants - certains ne contenaient même pas de charge explosive - allaient tomber dans la répétition absurde et dans la recherche d'un effet purement spectaculaire. Ces « attaques » n'existaient que par le ramdam médiatique qu'elles causaient, ce qui ne les empêchera pas d'occuper le haut de l'échelle de la radicalité dans l'imaginaire de certains. Ce mode très particulier eut au moins deux effets nocifs, puisque d'une part il éclipsait toute la variété d'attaques et d'actions directes présentes, et d'autre part il permettait aux bourreaux de passer pour des victimes. Outre qu'ils rentreraient dans une logique du contre-pouvoir, les colis piégés lançaient une menace irréaliste, et cela les puissants le savaient bien."

Notes critiques sur la lutte contre le FIES

"Sasha reprit en russe. Il était fier de l'hommage qu'on rendait à ses camarades, dit-il, mais alors, pourquoi y avait-il des anarchistes dans les prisons soviétiques ?

Lénine l'interrompit : « Des anarchistes ? Absurde ! Qui vous a raconté des histoires pareilles et comment avez-vous pu y croire ? Nous avons des bandits en prisons, et des makhnovistes, mais pas d'anarchistes ideiny [reconnus par le régime comme présentant une théorie politique acceptable].

Voyez-vous, m'écriai-je, l'Amérique capitaliste divise aussi les anarchistes en deux catégories : les philosophes et les criminels. Les premiers sont acceptés partout, l'un d'entre eux fait

même partie du gouvernement de Wilson. Les autres, auxquels nous avons l'honneur d'appartenir, sont emprisonnés et persécutés. Vous faites donc la même distinction ? "

Emma Goldman, Vivant ma vie, 1932 [6]

Pour moi la seule consigne de liberté pour les prisonniers et de destruction des prisons c'est la lutte même [7]. La liberté absolue se trouve dans la destruction de l'État capitaliste et de n'importe quel autre qu'on voudrait nous imposer, même s'il camoufle son autoritarisme et sa toute puissance sous la devise du Pouvoir Populaire.

Sans avant-gardes, ni spécialistes, leaders ou dirigeants : guerre sociale sur tous les fronts !

Mario A. Lopez Hernandez

Depuis un endroit de cet univers chaotique.

Avril 2014

Notes

1- Par abus d'autorité je fais référence à la perspective de certains prisonniers quant aux rackets, coups, punitions et autres de la part des matons ; à aucun moment je n'essaie de justifier une quelconque autorité sans abus ou quelque bon gouvernement.

2- Dans ce texte je parle spécifiquement du Reclusorio Sur, qui est selon les prisonniers, différents personnels techniques, et ce que j'ai pu constater, celui des trois centres de détention de la région de Mexico où règne le plus grand collaborationnisme. J'ai entendu dire que dans le Reclusorio Oriente les prisonniers collabos des matons, et les balances, ont un bloc à eux seuls pour les protéger. Tout ce que je dis ici est en rapport direct avec ce que j'ai vécu dans le Reclusorio Sur. Un maton m'a dit qu'on m'avait envoyé là parce dans le Reclusorio Nord il était plus facile de déclencher une mutinerie. Et aussi parce qu'il y a là-bas encore des prisonniers de l'ancienne guérilla urbaine *Liga Comunista* 23 Septiembre

La solidarité entre anarchistes va toujours au-delà de la simple parole

Avec beaucoup d'énergie et de rage j'écris ces quelques lignes pour faire connaître ma situation actuelle de séquestration par le Gouvernement du District Fédéral, ainsi que pour divaguer un peu sur certains aspects, dont je pense qu'ils sont appropriés.

Rien n'a encore été décidé quant à ma situation politique, pour des raisons évidentes je ne peux donc entrer dans les détails, afin de ne pas gêner ma défense. Le dimanche 5 janvier au soir, les compagnonnes Fallon, Amélie et moi avons été arrêté-es par la police pour être prétendument responsables de troubles avec cocktails molotov contre le Ministère de la Communications et des Transports, ainsi que de l'incendie de plusieurs voitures d'un concessionnaire NISSAN, délits relevant respectivement du droit fédéral et de juridiction ordinaire.

Jusqu'au jour d'aujourd'hui, mercredi 8 janvier, nous sommes accusé-es de terrorisme, de criminalité organisée et de dommages à la propriété.

Malgré tout, nous allons bien, restons fortes et uni-es, et avons atteint le troisième jour de détention entre interrogatoires, intimidations et montages scénarisés comme des téléromans, comme ce cas curieux d'un faux groupe droitiste/hommiste, qui une fois seuls avec moi ont prétendu avoir été envoyés par une compagne en me donnant son nom et une description phy-

sique d'elle. Au début, je les ai crus et j'ai commencé à discuter avec l'un d'eux qui semblait très intéressé par l'affaire. Mais c'est facile d'identifier les méthodes utilisées par un porc (toutes mes excuses aux cochons) et j'ai très vite deviné qu'il s'agissait d'un flic.

En invoquant son intention de nous défendre, il m'a montré plusieurs photos où j'apparaissais avec des ami-es en me demandant « amicalement » des noms et des détails et j'ai immédiatement pensé, comment un policier peut-il prétendre agir comme un compagnon s'il n'y a plus aucune dignité dans son cœur ? En effet, leur formation consiste intrinsèquement à les domestiquer comme des chiens de chasse au service d'un maître, à les faire obéir sans poser de questions, agir sans rien ressentir, ce qui leur donne cette manière très particulière de baver et cette mauvaise leur de harcèlement dans le regard.

Personnellement, je me revendique anarchiste de praxis insurrectionnaliste, et j'entends par là, la rupture avec toute forme de domination par la lutte quotidienne, en pensant et repensant les méthodes et objectifs, et en partant de la libre volonté de l'individu vers l'organisation des relations sociales de manière horizontale. Cela passe aussi par le fait d'être capables de décider de nos propres vies, en commençant par détruire les paradigmes mentaux que nous portons et qui nous lient à l'obéissance et à la soumission, pour aller au-delà vers la conflictivité permanente et informelle.

Je sais que la solidarité entre anarchistes est forte comme un chêne, et qu'elle va au delà que de simples mots.

Solidarité avec Gustavo Rodríguez, Mario González, Amélie Trudeau, Fallon Poisson, Gabriel Pombo, Felicity Ryder et tou-tes les compagnon-nes faisant face à une situation d'expulsion, de cavale ou de prison.

Carlos López « El Chivo »

Cellules du bureau du Procureur Général
de la République, Camarones, Mexico,
10 janvier 2013



Pour moi, la solidarité est dans l'amitié

Bonjour amis et amies !

Nous sommes ici ensemble, nous de ce côté et vous peut-être de l'autre. Dans le langage de l'État des années ou des kilomètres vont nous séparer, mais ce que nous partageons est beaucoup plus grand que tous les kilomètres ou années. L'État pense créer une distance entre nous, mais c'est le contraire. Nous serons ensemble plus que jamais !

Aujourd'hui c'est le 8, il y a environ 60 heures que nous sommes en train de naviguer entre les voitures de la maudite police et les centres fédéral et provincial, et bien qu'ils aient décidé que nous allions rester ici 48 heures de plus, ils n'ont rien car le silence est plus fort que la répression.

Le plus important pour moi maintenant c'est de construire une force plus grande que la prison. Nous avons un contexte pour construire des relations internatio-

nales. Pour moi, la solidarité est une question d'amitié, je ne suis pas une victime ni une prisonnière politique, je veux utiliser la réalité que nous vivons en ce moment pour construire une amitié plus forte et plus grande. Je suis prête à combattre l'autorité ici comme à l'extérieur, je ne m'arrêterai jamais.

La prison est une réalité normale et je vais utiliser cette expérience, et j'espère que vous aussi, pour développer une force individuelle toujours plus puissante.

Nous sommes là et nous serons toujours là pour affronter toute la réalité en prison comme dehors.

Une grande accolade à toutes et tous.

Contre l'autorité ici et à l'extérieur !

Fallon,
10 janvier 2013

entretiennent avec plaisir- ou que nous refusons de demander des conditions privilégiées pour ceux qui l'auto-définissent comme des prisonniers politiques. Attitude dégradante provenant des courants marxistes, qui utilisent toujours cet avant-gardisme révolutionnaire qui s'applique à marquer la différence avec les prisonniers communs, comme ils les appellent, ou lumpen, et qui sont là, séparés, précisément pour éduquer ces prisonniers sauvages dépourvus de conscience de classe en soi – ou pour soi, et autres imbroglio marxistes.

Lorsqu'un anarchiste entre en prison, il n'est pas toujours berné, même si on croit toujours que c'est un terrain fertile pour semer mutineries et rebellions. Ensuite vient la déception et on se rend compte que même à l'intérieur il y a beaucoup de boulot à faire, car comme au dehors il y a toujours ceux qui, à un moment donné, défendront l'ordre. Et qu'en étant dans un sous-monde, avec un espace mille fois plus réduit que dans la société, et diverses conditions qui permettent un plus grand contrôle, les possibilités d'auto-organisation paraissent presque nulles, ou alors qu'elles nécessitent que ce contrôle soit dépassé, cela rend les choses quelque peu désespérantes. Ce discours que j'essaie de développer me fait penser d'une certaine façon aux critiques exprimées par des compagnon-nes d'affinité au sujet des migrants en Europe. Parce qu'il est vrai que de nombreuses prises de positions venant de la gauche et des gauchistes tentent de placer le prisonnier dans le rôle de l'éternelle victime, tout en idéalisant et en en faisant un sujet par nature potentiellement révolutionnaire, pour le simple fait de subir les conditions de répression et d'oppression imposées par l'État. Cet argument est souvent utilisé par ceux qui à leur tour idéalisent l'illégalité, l'illégalisme et les illégalistes. Cependant, nous ne devons pas oublier non plus, à l'heure de réaliser une analyse minutieuse, que ces conditions sont destinées à transformer les

individus en personnes responsables avec le système, ou bien à les détruire s'ils ne peuvent servir à rien.

En fin de compte, je continue à penser la même chose : que dans n'importe quelle société, aussi pourrie qu'elle soit, et dans n'importe quelle lutte, quand bien même elle tend à l'assimilation et à la récupération, il y a des individus qui ne se laissent pas domestiquer, qui remettent en question, qui manipulent, qui attaquent. C'est dans ces moments d'attaque, de rupture et de destruction [4] que même au sein de la prison on peut trouver des affinités avec lesquelles commencer un chemin, un voyage et provoquer l'insurrection ; en définitive, reprendre nos vies en main.

Et pour finir je voudrai rajouter deux citations dédiées à la réflexion sur des modes d'intervention dont je questionne beaucoup la validité en ce moment [5], tant sur le plan éthique que comme stratégie de lutte à partir de l'informalité :

“Soulignons tout d'abord les problèmes éthiques liés au moyen employé, au fait de s'en remettre aux hasards de l'acheminement du courrier pour toucher un chien de garde du pouvoir, c'est-à-dire de déléguer à un exploité - avec tous les risques que cela comporte pour sa personne mais surtout au mépris de sa volonté propre - le port d'un engin à domicile, et aux contradictions entre les fins et les moyens qui en découlent. Mais se pose également le problème de s'en prendre souvent aux secrétaires et aux employés, esclaves des grands de ce monde qui ouvrent rarement leur courrier eux-mêmes. On se demandera s'il s'agit bien là de ce qu'on entend par « frapper le pouvoir dans ses hommes et ses structures »...

En juillet, un nouveau colis sera revendiqué avec d'autres attaques en Espagne et en Italie, toutes rassemblées sous le sigle « Solidarité Internationale ». Le communiqué précise qu'il ne s'agit pas d'une avant-garde armée, qu'en suivant quelques principes, chacun

graves : racket, enlèvement express, homicide qualifié, etc. Pour atterrir dans l'un de ces "appartements", comme le dit la compagne Fallon, il faut passer par différents examens dans le Centre d'Observation et de Classification, où ils classent les détenus pour les envoyer dans les blocs adéquats. Même si souvent les classifications sont mal faites, car elles reposent essentiellement sur le rapport de criminologie et de psychologie. Des criminologues et psychologues qui sont chargés d'enfoncer encore plus le prisonnier et de détruire sa stabilité émotionnelle et socio-affective en lui faisant ressentir la culpabilité absolue d'être en prison, en plus de la frustration et du repentir de détruire sa famille. Même lorsque le prisonnier n'a pas commis le délit dont on l'accuse, le criminologue se charge toujours de le faire sentir responsable d'être en prison, afin qu'il ne rejette pas la faute sur la société et le système. Ils sont aussi chargés de cette réintégration sociale qui n'est rien d'autre qu'une tentative d'adapter les criminels au capitalisme, en mettant entre autre toute sorte d'obstacles à la liberté conditionnelle ou anticipée du prisonnier. En même temps, ils savent parfaitement administrer leur travail et comprennent que pour que le capitalisme fonctionne il faut contrôler, et tant qu'on n'est pas parvenu au sommet de l'auto-contrôle mental des masses, des éléments dissidents de la société sont nécessaires ne serait-ce que pour justifier le contrôle policier par exemple. En disséquant le système pénitentiaire, on se rend compte que les matons sont de fait comme la police : une entité minime chargée d'exercer le contrôle à travers la violence et l'intimidation ; et qu'il y en a aussi qui se rebellent contre eux. On voit également que les travailleurs sociaux, médecins, mais surtout criminologues et psychologues sont en charge du travail important qui ne se réduit pas à un seul coup. En général cette élite de la société carcérale est privilégiée et protégée, même s'il faut mentionner

que dans des prisons comme le Reclusorio Oriente les prisonniers en sont venus à tuer ce personnel technique. Le système carcéral, comme la société, a ses structures, et l'attaque doit le viser dans son ensemble plutôt que de manière isolée. C'est seulement avec la destruction de l'État/Capital que les prisons tomberont, pas avec une lutte spécialisée qui ne se concentre que sur un seul pilier du système, et encore moins sous la bannière de l'abolition.

La prison qu'il m'a été imposé de vivre est en définitive comme le décrit la compagne Fallon dans sa dernière lettre : ça ressemble plutôt à une école. Pas tant pour le lien hypothétique qu'on peut faire entre la prison et l'école, avec ses murs et ses punitions, mais plutôt en raison du comportement de la majorité des prisonniers. Ça ressemble à une école à la télé, où on prend tout à moitié au sérieux, même si ce qui est en jeu c'est ta propre vie.

Pour un anarchiste ce genre de vie en prison est souvent difficile, peut-être pas plus que pour le reste des prisonniers, mais oui c'est difficile, principalement à cause du dilemme moral et éthique auquel on fait face lorsqu'on est confronté aux positions de pouvoir qui existent entre les prisonniers. Et si l'on ajoute à cela tous les efforts que fait le système pour nous détruire. Sachant bien qu'immédiatement il y a deux voies pour survivre : l'illégalité ou la soumission. Mais d'une façon ou d'une autre en collaborant toujours avec le système, parce qu'au final on se rend compte que même en faisant nos petits trafics on rentre dans le jeu dans lequel le système carcéral veut nous pousser. La décision appartient à chacun, mais c'est souvent difficile. Principalement parce que nous ne voulons pas - nous nous y opposons même- prendre part à l'isolement volontaire, -qui d'une façon ou d'une autre te dispense de participer à ces relations de pouvoir entre prisonniers que la vie carcérale impose et que certains prisonniers

Ai Ferri Corti avec leurs méthodes de domination

Une forte accolade à tou-tes les compagne-nes !

Ça m'a fait très plaisir d'apprendre les gestes de solidarité de l'extérieur envers nous trois prisonnier-es anarchistes. Nous restons fermes et fort-es en dépit des accusations ridicules portées contre nous et des commentaires menaçants (on nous dit ici que nous allons passer beaucoup de temps en prison) destinés à éteindre notre identité. Ils n'y parviendront pas, car nous gardons notre détermination et notre conviction.

Aujourd'hui, ils nous ont amenés faire une déposition, s'attendant à ce que nous nous déclarions innocent-es ou coupables. Sur ce point, je veux clarifier ouvertement quelque chose ; personnellement, je n'accepte aucune des deux positions. Coupable ? Innocent ? Cela donnerait une légitimité aux lois stupides de l'Etat, dont je ne reconnais pas l'autorité. En fin de comptes, l'Etat et ses lois ne sont que des générateurs et régulateurs de privilèges, d'injustices, d'exploitation et de domination.

J'ai appris quelque chose qui m'a vraiment retourné l'estomac ; qu'on nous lie avec le mouvement 132, #Posmesalto¹, et d'autres du même genre. Je tiens à préciser je ne l'accepte en aucune manière. Je ne reconnaitrai aucun mouvement d'organisation hiérarchique institutionnalisée. En aucune manière !

Je veux cracher ma haine de ce système carcéral, je ne sais pas si des gens sont vraiment convaincus par la "réinsertion", c'est-à-dire que l'emprisonnement permet de domestiquer les gens qui ressortiraient mener une vie tranquille et harmonieuse avec les personnes et les fleurs autour d'eux. Je cherche et ne vois qu'une seule chose :

SÉQUESTRATION, oui priver quelqu'un de liberté, c'est la séquestrer.

Par la prison, ils cherchent à éteindre la volonté de celles et ceux qui luttent pour un monde nouveau, et appellent « violent », « danger pour la société », « terroriste », celles et ceux qui se révoltent. Le seul terroriste c'est l'Etat, le principal générateur de violence, qui a le monopole des armes, la torture et la violation de nos droits naturels.

C'est le système de domination qui nous violente tous les jours, en nous payant des salaires de misère, en exploitant les travailleurs, qu'il ne considère pas comme des êtres humains mais comme des machines à faire du fric. Il nous violente quand il détruit la nature pour construire des centres commerciaux, il nous agresse avec ses programmes télévisés, qui tentent de modeler nos pensées.

AI FERRI CORTI AVEC LEURS MÉTHODES DE DOMINATION.

Carlos López Marin
31 janvier 2014

NdT

1. Le mouvement Yo soy 132 – « Je suis le 132e », fait référence à un groupe de 131 étudiants qui s'étaient opposés en mai à la visite du candidat Peña Nieto sur leur campus. Ce mouvement citoyen milite en faveur d'une « vraie démocratie » qui passerait par la démocratisation des médias, la défense de la liberté d'expression et du droit à l'information, le tout s'illustrant évidemment par l'utilisation massive des réseaux sociaux ...

Dans le même genre, les mobilisations contre la hausse du tarif du ticket du métro ont été appelées essentiellement par les réseaux sociaux via les hashtags #PosMeSalto

Exprimer ouvertement que je suis anarchiste

Le soir du 5 janvier dernier, j'ai été arrêtée avec mes compagnon-es Fallon et Carlos pour avoir supposément attaqué le Secrétariat Fédéral des Communications et Transports de Mexico, ainsi qu'un concessionnaire de voitures Nissan. Des vitres ont été brisées et des cocktails molotov ont été projetés à l'intérieur du ministère, (selon ce que les preuves disent) et dans les voitures neuves du concessionnaire. Les dommages se sont élevés à plus de 70 000 pesos au ministère et de plus de 100 000 pesos au Nissan.

Effectivement, je suis anarchiste et je vis à Montréal, au Canada. J'étais de passage au Mexique, et voilà que mon voyage se prolonge de quelques temps.

Après avoir été arrêtés, on nous a enfermés pendant 96 heures, pour ensuite nous transférer au Centre Fédéral des Arraigosans même avoir vu un juge. Nous y avons été séquestrés pendant 40 jours. En cellule, 23 heures sur 24, une cigarette par jour, fumée en 10 minutes ; 3 repas par jour, mais avec seulement 10 minutes pour manger à chaque fois, sans parler ; pas le droit d'avoir de crayon ; 9 minutes de téléphone par jour... Bref, c'était l'attente, et il ne se passait rien d'autre que la télé ouverte, du matin au soir, avec les « télé-novelas » mexicaines qui passaient. Une chance que nos ami.e.s nous aient envoyé des livres ! Merci, je ne sais pas comment j'aurais survécu sinon.

Le jour 40, le Procureur Général de la République (PGR- police fédérale) transfère nos dossiers à la PGJ (police d'État) parce qu'ils n'ont pas de preuves pour nous accuser au fédéral. Ainsi, depuis le 17 février, Fallon et moi sommes à la prison de « Santa Martha », prison d'État pour femmes à Mexico City, où nous avons été transférées et Car-

los se trouve à « Oriente », une prison d'État pour hommes à 20 minutes de nous. Ici, c'est une micro-société entourée de béton et de barbelés, mais où on peut faire ce qu'on veut à l'intérieur des murs.

Au moment où j'écris ce texte, il est 7h30 du matin. Je suis dans la cour et je regarde le soleil se lever derrière la tour de garde qui occupe le paysage. En vrai, je me sens presque dans une cour de HLM quand je regarde le bâtiment avec les vêtements qui pendent aux fenêtres sans barreaux. Y'a plein de pigeons, de poubelles, de gazon jauni et de barbelés. Y'a aussi plein de gens avec leurs histoires.

La prison, comme la police, est un fait nécessaire au maintien de la paix sociale. C'est la domination et le contrôle qui permettent à ce monde dégueulasse de persister. La prison signifie peur, inconnu, honte, solitude, isolement. La société c'est le dressage des individus en bons citoyens. Ainsi, ma force en tant qu'individu prend racine dans le refus que la peur soit une limite dans ma vie. Bien sûr que j'ai peur, comme tout le monde, de plein de choses, mais mes désirs de liberté sont plus forts. La peur est souvent construite et se déconstruit quand on y fait face. Ce qui importe, c'est de voir plus loin, de dépasser les cadres, les frontières, au delà des murs, des montagnes, des fleuves et des océans.

Je suis ici pour je ne sais combien de temps, mais je ne m'apitoie pas sur mon sort. J'ai confiance que dehors la lutte continue et les gens se rencontrent, s'aiment, se détestent, vivent, osti. En fait, je ne me sens pas à l'aise que des gens focussent sur notre cas sans engager leurs propres luttes dans leurs contextes. Je pense que la meilleure solidarité se construit dans le partage des forces individuelles et collectives. Le pire pour moi serait que rien ne se passe dehors, alors que nous sommes séquestrées ici, mais je sais que mes ami.e.s continuent, malgré les difficultés auxquelles nous de-

cela passe aussi par leurs organisations caritatives et les petits changements. Ils détournent ainsi l'attention de ce qui pourrait être à un moment donné le problème immédiat pour beaucoup des prisonniers les plus conscients : l'existence même de la prison. Généralement, ce sont les prisonniers puissants –les chefs mafieux et leurs larbins– qui profitent de ce genre de réformes qui visent à un bien être minimal en prison. Ils finissent donc par rendre les prisonniers qui expriment leur mécontentement responsables de troubler la tranquillité de leur business, et ils leur pourrissent la vie. Ce ne sont pas toujours les matons qui sont chargés de remettre de l'ordre, mais les prisonniers qui se chargent de le maintenir. Un reflet clair de qui constitue presque un sommet du contrôle social dans la social-démocratie : transformer les gens en leur propre flic. Souvent en étant des collabos conscients et parfois par pur opportunisme. Ces prisonniers chefs mafieux sont souvent responsables du maintien de l'ordre dans les différents couloirs où ils vendent leur drogue, et n'importe quel problème est réglé par eux ou directement rapporté aux matons. Certes ça n'est pas tout le temps le cas, mais en général c'est l'ambiance qui prédomine. Un exemple clair de ce que je disais auparavant sont les diverses mutineries qui ont eu lieu dans le Reclusorio Sur. Ces émeutes ne se sont pas déclenchées pour des revendications immédiates des prisonniers touchant la nourriture, le service médical, la révision des dossiers, etc., comme l'ont dit les médias. Elles ont éclaté suite au fait que le directeur refuse qu'on continue à introduire de la drogue en prison. Bref : parce qu'ils n'avaient plus d'herbe à fumer. La solution a été drastique : Après les avoir matés, les requins (anti-émeutes) sont passés de cellule en cellule en offrant du cannabis aux prisonniers révoltés, et ont garanti que la drogue pourrait continuer à entrer normalement dans la prison.

Le Reclusorio Sur se compose de 9 blocs et huit annexes, plus l'espace du COC, l'entrée, la direction, le service médical, l'usine de sacs, l'école, les bureaux généraux, les stades, le théâtre et le gymnase. Un grand couloir, qu'on appelle le kilomètre, traverse tous les dortoirs et annexes, et c'est là que se trouvaient tous les téléphones publics. Les blocs se divisent de la manière suivante : le D-9 est pour les malades à vie, les vieux avec diverses maladies, ce bloc est en dehors de la zone de détention, juste en face du service médical. Le D-1 est soi-disant réservé à ce qu'ils appellent la population vulnérable comme les indigènes, les personnes de plus de 65 ans, les étrangers, mais en général c'est là qu'on vend les cellules aux prisonniers bourgeois ou friqués comme les narcos, les maîtres-chanteurs, etc. Le D-2 se divise entre ceux qui ont des problèmes mentaux, comme les malades psychiatriques qui ont besoin de drogues médicales, et ceux qui sont en désintox, ce bloc fonctionne comme une espèce d'Alcooliques Anonymes et ce n'est pas pour rien qu'on l'appelle Océanique [célèbre centre de traitement des addictions de Mexico]. Le D-3 et le D-4, qui sont parmi les mieux, sont destinés aux primo-délinquants et à ceux qui ont fait ou étaient en train de faire des études à l'extérieur. Dans le D-5, où on m'avait envoyé, se trouvent les prisonniers les plus instables, des multi-homicidaires aux dealers et kidnappeurs. Le D-6 et le D-7, les blocs qui ont déclenché la mutinerie, sont réservés aux récidivistes. Ces blocs sont les pires, on y retrouve l'image même qu'on voit toujours dans les documentaires sur les prisons au Mexique : sans électricité, sans eau, dégradés, surpeuplés, avec des prisonniers qui dorment accrochés aux barreaux, ou assis sur la cuvette des chiottes, etc. Ensuite il y a le D-8 qui est celui des homosexuels et transsexuels. Dans les annexes il y a les multi-homicidaires et les multi-récidivistes, ainsi que des prisonniers avec des délits

autres substances qui s'offrent et se la tentent pour quelques 50 ou 100 pesos. C'est donc en partie par peur de ce genre de représailles que de nombreux prisonniers refusent de témoigner sur les abus d'autorité [1] de la part des matons, psychologues, criminologues ou des médecins du service hospitalier. C'est aussi par peur d'être grillés et qu'on leur rende la vie en prison encore plus difficile face à l'image du prisonnier qui supporte tout de manière soumise et ne se révolte pas, ou comme ils le disent : ne se dégonfle pas.

En prison, de nombreux prisonniers montent d'une manière ou d'une autre leur petit business et se donnent un rythme de vie à l'intérieur. Ils vendent des fruits et légumes, de la bouffe, du cannabis, des provisions, de l'eau chaude, etc. Une façon plus digne de survivre. Tandis que d'autres simplement pour bouffer, pour en tirer quelque bénéfice ou par peur de la vie en prison préfèrent bosser avec les matons. Certains font payer les rackets quotidiens, comme l'appel, et d'autres font les crevards de coursiers ou de collabos (ici je suis d'accord avec ce terme, parce que ce sont des foutues balance) informant les matons de n'importe quel conflit entre prisonniers, et même – surtout – des plans d'évasion ou de mutinerie. Le système carcéral et sa société ont besoin de forger leurs armes pour survivre ; c'est ainsi que, comme à l'extérieur, il y a des résignés et des balances. Il est clair, qu'à l'intérieur le système profite de la pression exercée sur les prisonniers pour se doter de ces sources d'information, mais je crois aussi, et je l'ai toujours cru, que celles que soient les conditions, chacun a un degré de responsabilité sur ses actes. De fait, s'il y a des prisonniers qui copinent avec les matons –même de manière hypocrite-, d'autres les détestent, s'y confrontent, et préfèrent vivre en mendiant ou en faisant leur petit business plutôt que de se mettre à leur service. Mais malheureusement ils sont rares car la majorité agit selon les circonstances

[2]. En plus de ce genre de prisonniers qui montent leur petit business plus ou moins digne pour pouvoir survivre, il y a les riches (la division de classe entre les prisonniers est extrêmement visible), les chefs mafieux, les prisonniers d'autres pays, ceux de familles friquées ; ce sont eux qui contrôlent tout ou une partie du business dans la prison. Des personnes, parfois réellement méprisables, qui arrivent même à faire vivre leur famille à l'extérieur avec l'argent perçu de la vente de drogue dans la prison [3], ou du racket d'autres prisonniers et de leurs familles. Le texte *À couteaux tirés avec l'existant* dit ceci : *“Rien ne ressemble plus à un représentant de la bourgeoisie qu'un représentant du prolétariat [...] Ce qui les rendaient semblables était le fait d'être, justement, des représentants.”*

Et j'en viens là à un autre point qui mérite d'être touché. Personne ne peut éviter le racket. Il y a mille façons de se faire racketter. Une femme qui travaillait ici comme psychologue carcérale me disait : les prisonniers sont bien habiles. L'une des façons de racketter c'est à travers la drogue. Devenir accro à une drogue en prison est une des pires choses qui peut t'arriver. Le pire que j'ai vu et entendu dans cette courte période était dû aux addictions : au crack principalement. Dans de nombreux cas les prisonniers en sont arrivés à vendre ou à offrir leur sœurs, copines et jusqu'à leur mère en échange de drogues ou en garantie pour ne pas se faire tuer. Dans d'autres cas, ils sont obligés de les mettre à disposition du chef de la mafia. Une véritable dégradation sociale et spirituelle. Et puisqu'on parle des chefs de la prison, je voudrais revenir sur un problème que j'ai déjà évoqué mais qui mérite de s'y attarder. Le système pénitentiaire crée aussi ses armes, comme je le disais dans le paragraphe précédent, et sait comment faire en sorte que des prisonniers s'opposent à d'autres pour ainsi perpétuer le contrôle sans se salir les mains :

vons faire face. Ma réalité d'anarchiste en prison n'est qu'un fait parmi d'autres avec lequel nous devons nous adapter. Le plus difficile est souvent de maintenir et protéger les liens de confiance entre compagnons avec qui nous partageons des affinités pour pouvoir penser dans le long terme. Lorsque c'est possible, cela fait émerger des possibilités inimaginables.

En ce sens, mes idées et analyses restent les mêmes qu'en dehors. C'est pourquoi je n'ai pas envie de changer mon discours pour recevoir l'appui des gens. J'apprécie énormément les efforts de solidarité qui ont été faits jusqu'à maintenant, par contre, je me distancie de certaines initiatives qui ont été prises en solidarité avec nous, à Montréal : lors de la vigile qui eut lieu devant le consulat mexicain, le discours exposé dénonçait la torture et le non-respect des droits humains pratiqués par l'État mexicain. L'ONU a été mentionnée avec un ton réformiste et progressiste. Honnêtement, j'apprécie que plusieurs personnes se préoccupent de notre cas, seulement je refuse d'utiliser ces discours réformistes illusoirs. Pour moi, l'injuste, la torture et le non-respect des droits humains font partie intégralement du monde tel qu'il est. Les droits sont régulés par l'État et sont suspendus à tout moment dès que besoin se fait sentir. De plus, cela favorise l'idéologie de la démocratie (des droits pour des citoyens), la plus grande des illusions qui soit. Et surtout, appuyer nos idées en faisant référence à des instances du pouvoir telle l'ONU ne peut construire une lutte anti-autoritaire forte. Ce n'est pas en tentant d'influencer l'opinion publique avec des discours réformistes que l'on pourra construire les bases solides d'une lutte irrécupérable.

Je dois dire aussi que je n'ai honnêtement rien à faire des syndicats étudiants et de travailleurs, et cela même dans l'idée du « syndicalisme de combat » très à la mode chez moi, à Montréal. Ces organisations

sont formelles et bureaucratiques. Elles reproduisent la « démocratie directe ». Ce sont ces mêmes structures que je veux détruire, qui imposent une distance entre les individus, dans le rapport des individus au monde et au vivant. La formalité, la bureaucratie, la loi, et l'institutionnalisation transforment les liens entre les personnes. Ils figent les possibilités de transformation constante, exactement comme le font les partis politiques. Ils tentent d'organiser et de diriger « la masse informe ».

Ainsi, il y a une contradiction évidente : nous avons été appuyées par des associations étudiantes au Québec. Pour ma part, je n'ai aucun problème avec le fait d'accepter cet argent qui nous aidera sans doute à sortir de prison. Mais je dois dire que selon moi, ces organisations n'ont rien de révolutionnaire. Elles sont pourries à la base. Elles sont fondées sur des structures d'organisation maoïste et sont entièrement formelles, avec leur code de procédure de politiciens. Ce langage est incompréhensible. Des orateurs charismatiques manipulent les votes des masses en exprimant ce que la majorité veut entendre plutôt qu'en parlant avec le cœur. Des foules de 100 000 personnes marchent comme des zombies, chantent et répètent les mêmes slogans réformistes et retournent ensuite chez elles, dans leurs quotidiens.

Dans la situation dans laquelle je me trouve, en attente de ma sentence ou de ma libération, exprimer ouvertement que je suis anarchiste peut me mettre dans la précarité. J'ai choisi de le faire, de toute façon. Plusieurs fois, j'ai ressenti le besoin de communiquer avec d'autres anarchistes ayant vécu des situations semblables. Confronté.e.s à la répression de l'État, il y a plusieurs façons de réagir. Je pense qu'utiliser un discours modéré procure des privilèges tels que sortir de prison plus rapidement, obtenir du financement ou se faire accepter socialement. Mais je pense qu'aussi longtemps

que les discours et les actes seront modérés, il sera difficile de propager des pratiques insurrectionnelles et anti-autoritaires. C'est pourquoi il est important de communiquer mes idées ouvertement et en connaissance de cause.

Je ne sais pas combien de temps je serai enfermée ici, mais une chose est certaine : ce ne sera pas pour toute la vie. J'ai la chance d'avoir des ami.e.s et des compagne.on.s de luttes géniaux, et je ne me sens pas seule. La force et le courage se trouvent d'abord en soi. Il y a un univers de possibles, ici comme ailleurs. Toutes formes de domination sont à combattre, autant celle qui crée les structures et les institutions que celles qui s'immiscent dans nos relations. Il n'existe pas de paradis ni de monde parfait. La liberté c'est le mouvement et le conflit permanent, en

confrontation avec le monde des images, des symboles et des apparences. La liberté, c'est la destruction des structures de domination sur nos vies. Au Mexique, à Montréal, en France, à Vancouver, aux Etats-Unis, en Espagne, en Grèce, au Chili, en Égypte, en Belgique, en Italie, en Allemagne, en Angleterre, en Hollande, je salue mes ami.e.s et compagne.on.s de lutte. Pour la liberté totale, je souhaite que des liens se forment dans la lutte.

En solidarité avec Carlos « Chivo » et Fallon.

Avec Amour, à bas les murs de toutes les prisons.

Amélie,
prison de Santa Martha, México, DF,
23 février 2014



organisations caritatives d'essayer de faciliter la vie des prisonnier-es. Mon objectif est de provoquer le débat et la réflexion sur la base de la description d'une réalité presque cachée, bien que vécue au quotidien, ce qui doit nécessairement s'accompagner d'analyses politico-philosophiques qui partent de l'anarchie.

La prison et son autre monde

Il est généralement difficile d'expliquer de l'intérieur –des murs– la vie en prison. Presque personne n'ose le faire. D'une part parce que personne ne veut que sa famille souffre de connaître la brutalité de cette vie. Et d'autre part ce silence est dû à la peur, pas tant des représailles de la part de ceux qui gèrent le système carcéral, mais de celles des matons. Représailles qui ne viennent pas toujours directement de leur main, mais de prisonniers laquais à leur service.

Lorsque j'étais dans le COC (Centre d'Observation et de Classification) du Reclusorio Sur, une nouvelle a choqué les prisonniers. Je me souviens qu'on regardait la télé (qui coûte 150 pesos la semaine), lorsqu'est sortie la nouvelle que des prisonniers du Reclusorio Oriente, qui est actuellement le plus violent des trois centres de détention du district fédéral, avaient filmé avec un portable les matons en train de réaliser leurs rackets quotidiens. La vidéo les montrait en train de se faire payer pour la gamelle et pour recevoir la visite familiale. La nouvelle que les matons avaient été virés et le directeur destitué a bien fait plaisir à beaucoup de prisonniers qui ont eu le sentiment qu'au moins un peu de justice était faite. Je dois dire que moi aussi ça m'a fait sourire ; pas l'action du gouvernement contre les matons, mais la volonté des prisonniers de briser la glace.

Peu de temps après ils ont transféré au Reclusorio Sur l'un des prisonniers qui avait piégé les matons. Il était sous protection,

avec en permanence deux gardes devant sa cellule, et à ses côtés à l'heure de la visite ; personne ne pouvait l'approcher. J'ai essayé, au moyen d'une technique de taulard, de lui faire passer quelques brochures sur la prison et l'anarchie, mais ça s'est avéré impossible. Au fil des jours l'attitude de nombreux prisonniers m'a fait chier, parce que c'est toujours la même : ils lui gueulaient "balance". Utilisant ce qu'ils avaient appris auprès de leurs petits copains les matons. Ils le traitaient de balance pour avoir filmé les matons en train de racketter les prisonniers et pour avoir témoigné de ces rackets. D'autres le traitaient de dégonflé, ce qui revient au même. Cette attitude dégradante relève du comportement qui existe entre prisonniers lorsque l'un d'entre eux va se déballonner aux matons de ce qu'un autre lui a fait, mais les matons retournent cette attitude en leur faveur pour se protéger et montrer que celui qui dénonce leurs abus est aussi une balance, même si les matons sont eux-mêmes des lâches. On a raconté beaucoup de choses au sujet du prisonnier qui a filmé la vidéo : que c'était le gouvernement lui-même qui avait orchestré tout ce show pour se dédouaner et destituer le directeur en poste, jusqu'à prétendre que c'était une vengeance parce que la femme d'un des prisonniers était partie avec un maton, etc. Les motifs ne manquent pas, mais ce qui m'a surtout surpris c'est lorsque j'ai compris pourquoi le prisonnier était sous stricte surveillance. C'était pour le protéger des attaques d'autres prisonniers. C'est vraiment moche, mais c'est comme ça. Lorsqu'un maton a un problème de cette envergure, ce ne sont pas les matons eux-mêmes qui vont maltraiter le prisonnier en question, mais d'autres prisonniers. Ils lui pourrissent la vie, et parfois ils le tuent. Bien évidemment payés par les matons. Mais ce ne sont pas tous les prisonniers qui font ça, mais les êtres qui n'ont plus aucune porte de sortie. Ceux qui doivent purger de longues peines, ou bien les drogués au crack et

La prison et son autre monde, par Mario

« C'est la galère ! »

Un prisonnier du COC
[Centre d'Observation et de Classification]

On dit qu'un bon texte commence toujours par une bonne citation, et quoi de mieux que celle qui est au-dessus pour dire tout ce qu'il y a à dire sur la taule, la cabane, le gnouf : la prison.

Celle que certains craignent par dessus tout, et que d'autres pourtant préfèrent ; je ne me réfère pas par là à la division entre inclus, auto-exclus et exclus, mais à la société elle-même. La société qui parfois aime et alimente sa prison : la prison de la vie. Mais en l'occurrence, je parle précisément de la prison en tant qu'élément de coercition et de son utilisation comme centre d'extermination dans la société du capital. On pourrait dire sans craindre d'être contredit que personne n'aime la prison ; mais presque toujours la réalité vient contredire cet argument, et nous montre la brutalité de cette vie. Et comme dans la société, dans ce qui est ce sous-monde l'élément coercitif a fait que de nombreux prisonniers préfèrent vivre en prison plutôt que dans la rue, à un tel point qu'à peine ils sortent et voient leurs familles, ils commettent de nouveaux délits dans l'intention de retourner en pri-

son. Ils n'imaginent pas la vie dehors, la société est beaucoup trop agressive pour eux. La prison c'est leur monde, et ils ont appris à y vivre avec plus ou moins de risqué.

Ainsi, ce texte ne traitera pas de manière approfondie, entre analyse politique et philosophique, de l'existence de la prison, ce sujet sera à peine abordé. Il s'agira davantage d'une description de la vie et de l'organisation coercitive carcérale, destinée à poser les bases pour un débat et une analyse dans laquelle se croisent les idées en partant de l'anarchie et les expériences de vie en prison.

Il faut donc prendre ce texte comme complément de celui que j'ai écrit lorsque j'étais encore en prison et qui s'intitule : *Centre d'observation, classification et humiliation* ; j'espère qu'il sera bientôt publié. D'autre part, ce texte n'a pas pour but de faire peur, pas plus que d'amener les compagnonnes à prendre des positions plus tièdes dans la lutte par peur de la répression. Je n'essaie pas non plus d'être ni de créer des spécialistes anti-carcéraux ; ou encore de contribuer à cette lutte partielle contre les prisons que mènent beaucoup de compagnonnes anarchistes. Il s'agit moins encore de demander des améliorations dans le système carcéral ou d'implorer les

Jeux de rôle dans la prison-ville

Je veux commencer cette lettre par une forte accolade à tou-te-s les compagnonnes en fuite, tout-e-s celles et ceux qui se battent pour leur liberté, et tou-te-s celles et ceux qui sont enfermés-e-s et dont ce monde de domination tente d'étouffer la rage. Il n'y a pas une cellule, un mur, une autorité à qui je donne assez de pouvoir pour faire taire ma rage et mon désir de liberté.

Ces sentiments, je les ai depuis que je suis toute petite et maintenant, dans mon cœur et dans ma tête, ils sont plus forts que jamais. Il ne se passe pas un jour sans que je pense à vous, mes ami-e-s.

Je peux imaginer, et on me dit aussi, que la situation à l'extérieur est très précaire. Ça ne me surprend pas, car nous avons choisi d'affronter la répression. Ce n'est pas simple, ce n'est pas facile, il y a plein d'émotions mélangées, mais il y a une émotion en particulier que nous partageons, et c'est notre force, individuelle et collective. Et ce sentiment, rien ne peut le mettre en cage, ni une prison, ni une frontière.

C'est avec beaucoup d'amour que je pense à vous, mes ami-e-s, et spécialement à Marc, qui est enfermé dans une prison de Kingston, aux camarades du Che qui furent torturés par le *Comité Cerezo*¹, à la danseuse de cumbia, à Tripa, à Amélie et à Carlos. N'en soyons que plus fort-e-s, peu importe la distance !

Je me sens un peu bizarre d'écrire une lettre sans destinataire précis, j'ai l'impression d'écrire à une galaxie qui me semble quelque peu éloignée. En disant ceci, je veux être claire sur le fait que je n'écris pas cette lettre pour obtenir du support ou pour me poser en victime. Mon intention est d'utiliser la plume et le papier pour communiquer avec des ami-e-s et aussi pour partager des analyses.

Je pense que le fait d'être emprisonné-e

est une opportunité très spéciale de laisser tomber la fétichisation de la prison et d'actualiser cette réalité de manière contextuelle. Aujourd'hui, j'écris cette lettre depuis Santa Marta, mais qui sait qui sera le ou la prochain-e ?

Quand nous avons été arrêtés-e-s, le 5 janvier 2014, pour moi, c'était un peu comme une blague, avec les sept chars de flics qui bloquaient la rue, j'avais l'impression d'être dans une pièce de théâtre, et depuis ce moment-là, la sensation est restée. Tout le monde joue son rôle. Je me rappelle du moment où, vers deux ou trois heures du matin, on nous transportait du PGJ (Bureau du Procureur Général de la Justice) au centre scientifique pour des tests. Nous étions trois, dans trois voitures différentes, avec deux flics de chaque côté de nous et un minimum de dix chars de flics qui nous escortaient en faisant aller leurs gyrophares dans les rues désertes du DF, et avec les scientifiques qui dormaient presque quand nous sommes arrivés-e-s au centre. Un vrai show. CSI Miami à Mexico.

Ah, et le centre d'Arraigó, ouf !

Ce fut la chose la plus théâtrale que j'ai vécue de toute ma vie. Quand nous sommes arrivés-e-s, la rue était fermée pour notre venue. Les hommes avec leurs muscles de télé-romans, et avec leurs mitraillettes étaient dehors, dans la rue, et aussi dans le fourgon avec nous. Je ne pouvais pas m'empêcher de rire – rire de leur autorité pour laquelle je n'ai pas le moindre respect, rire de la manière dont ils se prenaient tellement au sérieux. « Ken et Barbie » en uniformes de police fédérale. Et les prisonnier-e-s, qui n'avaient pas de nom, mais qui avaient la chance d'avoir une couleur. La mienne était orange. Le pire était que les filles de ma cellule avaient adopté les rôles de la soumission, de la peur et de l'autorité entre elles, si sérieusement, qu'elles donnaient l'impression d'auditionner pour un film hollywoodien.

Désolé pour les personnes qui pensent que je tourne tout au ridicule mais, c'est vraiment comme ça ! Une blague, un jeu de rôles.

Et maintenant, ici à Santa Marta, il y a plusieurs quartiers allant de A à H, il y a un « parc », des appartements et des voisins. Il y a un dépanneur, des travailleuses du sexe, des drogues un peu partout. Il y a des gens qui reproduisent les rôles de « filles » et de « garçons », et il y a aussi beaucoup de bébés. Il y a une école, une clinique, un palais de justice. Il y a des études qui sont menées pour te classer à Santa Marta, il y a de la corruption, du pouvoir formel et informel. Il y a des horaires et aussi beaucoup d'émotions, beaucoup d'histoires, beaucoup de temps pour partager des expériences, de la rage, et certainement beaucoup de cigarettes et de café à partager. Eh bien, je ne sais pas si je suis claire (mon espagnol n'est pas parfait) mais maintenant Santa Marta est ma nouvelle ville, « A » est mon nouveau quartier, 107 est mon appartement et Amélie, ma voisine.

Pour moi, c'est plus clair que n'importe quelle théorie.

Ainsi, je vais terminer cette lettre.

Une note :

Comme la première, je l'ai écrite en espagnol parce que, déjà, c'est parfois plus facile. Alors, je veux dire un gros merci aux personnes qui font la traduction, j'essaierai de faire la traduction de mes prochaines lettres en français et en anglais.

Cette lettre est la première que j'écris depuis un bon bout de temps parce qu'au centre d'Arraigo c'était plus difficile, les stylos étaient interdits, comme tout le reste !

Pour moi, c'était important d'écrire cette lettre avec une touche d'humour et de sarcasme, non parce que je veux minimiser l'impact que peut avoir la prison sur les gens, mais bien pour minimiser l'impact

que la prison a sur moi. Comme j'ai essayé de l'exprimer, avec un espagnol simple (j'espère un jour le maîtriser mieux) (j'espère aussi que c'est compréhensible), les éléments qui me marquent le plus depuis ma détention sont les jeux de rôles et la ville prison, prison-ville. Je ne vous cache pas que c'est pas toujours facile, que oui on est entourées de barbelés, mais y'a une chose dont je suis sûre c'est que la liberté commence dans notre tête, peu importe où on se trouve. C'est que dans la mienne en ce moment, y'a beaucoup de rage, beaucoup de force et oui, malgré tout, plus de liberté qu'il n'y en a jamais eu.

Merci aux ami-e-s qui viennent nous visiter ! À ceux et celles qui prennent nos appels à frais virés. À ceux et celles qui s'organisent, malgré les tensions.

À ceux et celles qui continuent à faire naître le feu et à attaquer cette société pourrie. RAGE ET ANARCHIE ! (A). Et solidarité avec Marc, les camarades du Che, Tripa, la sorcière danseuse de cumbia, Amélie, et Carlos.

Fa
Santa Marta (Mexico),
14 mars 2014

Et bon 15 mars !! (A)

NdT

1 : L'auditorium Che Guevara (situé dans la fac de lettres et philosophie de l'UNAM à Mexico) avait été réoccupé par des compagnon-nes anarchistes à la place des projets autoritaires qui s'y étaient implantés. Le 3 mars 2014, des membres de différents groupes d'obédience marxiste considérant cet espace comme leur propriété –entre autre le *Comité Cerezo*, organisation droitdel'homme –tentent de le reprendre par la force. Ils entrent en pétant des portes et des vitres et tabassent les 6 compagnon-nes qui s'y trouvent, faisant aussi usage de tasers. Ils convoquent également une conférence de presse pour justifier leur attaque en présentant les activités des compagnon-nes comme du deal de came.

Finalement, les compagnon-nes parviendront avec l'aide d'étudiant-es à récupérer l'espace.

En vivant l'anarchie !, par Carlos

On dit que pour comprendre une réalité il faut la vivre, et je peux clairement vérifier que la réalité crue que l'on vit ici, à l'*Oriente*, est causée dans une proportion écrasante par un système de domination conçu pour le contrôle de tout ce qu'ils peuvent contrôler à leur profit.

Quand quelque chose ou quelqu'un ne rentre pas dans les paramètres de leur structure, il devient pour eux une erreur qu'ils « réparent » tout de suite avec leurs méthodes institutionnelles si peu flexibles.

Nous, les prisonnier-es (de conscience, politiques, anarchistes, etc) faisons partie des failles du système.

Au cours de discussions avec divers prisonniers de cette maison d'arrêt, car je suis très curieux, ils m'ont raconté quelques délits qu'ils ont commis. Le vol par exemple, est l'un des plus communs, que ce soit pour gagner de l'argent facile ou par nécessité, mais lorsqu'on creuse dans leur passé, presque tous ont souffert dans l'enfance de la faim, la misère, l'oppression, l'exploitation, la toxicomanie, etc, qui ont marqué l'individu et l'ont condamné à faire partie de cette faille.

Le jeu du système consiste en partie à causer la « criminalité » et à la criminaliser en

suite. Il ne s'agit pas pour moi de justifier le « délit », seulement de donner mon impression sur comment il surgit des engrenages du système, de la division de la société en classes, de la distribution, toujours injuste, des richesses que les travailleurs produisent et dont les exploiters profitent, des programmes sociaux destinés au détournement des ressources, des réformes bien maquillées au bénéfice de ceux d'en haut, de la manipulation médiatique, etc.

C'est le même système qui a poussé le compagnon Mario López "El Tripa" à vivre en clandestinité. Ami et compagnon Tripa, par ces lignes je fraternise et me solidarise avec toi. Rompre avec l'existant, être conséquent et chercher à être libre, cela fait partie de la vie d'anarchiste, de ta vie. Et même si le prix à payer est la cavale, je sais que tu l'affronteras avec force et dignité, en portant le vieux mot d'ordre : « *mieux vaut mourir debout que vivre à genoux* ».

En vivant l'anarchie !

En affrontant le système dominant !

Carlos López "Chivo"
Reclusorio Oriente
3 avril 2014

pose aux sigles, aux leaders, aux groupes d'avant-garde, de synthèse ou aux organisations lourdes (anarchistes et non-anarchistes) qui essaient de mobiliser les gens ; je suis par contre pour l'auto-organisation et l'autogestion des luttes, pour l'autonomie et l'organisation anarchiste informelle. Je ne collaborerai pas au cirque juridique du pouvoir qui individualise toujours la révolte collective dans le but de chercher de faux leaders (comme les enquêtes à mon encontre pour avoir supposément lancé un appel à tel ou tel truc) et ainsi de minimiser l'insurrection, de la centraliser sur une personne ou d'un mini-groupe spécifique.

De toutes les manières, merci beaucoup pour le soutien.

Un salut chaleureux.

Vive l'anarchie !

Mario López Hernández

16 mars 2014

1. Pour comprendre ce à quoi je me réfère lorsque je parle de Solidarité Révolutionnaire, je recommande ici le texte de Pierlone Porcu qui s'intitule précisément « *Solidarité révolutionnaire* ».

≈ 2014 ≈

La prison et ses mondes par Mario « Tripa » & Carlos « Chivo »



Dessin envoyé de l'hôpital par Mario après l'explosion, juillet 2012

Le 20 janvier 2014, le compagnon Mario López « Tripa » est à nouveau arrêté, alors qu'il vient pointer au tribunal dans le cadre du contrôle judiciaire qui lui est imposé depuis décembre 2012. Là il apprend qu'il est sous le coup de nouvelles accusations émanant du Parquet Général de la République, en lien avec l'affaire où sont mis en cause Carlos, Amélie et Fallon. D'abord envoyé au Reclusorio Oriente, il obtient la libération sous caution et se fait la malle.

Le 16 mai, les compagnonnes Amélie et Fallon sont emmenées au tribunal où elles retrouvent Carlos et tous trois se voient notifier de nouvelles accusations et un mandat d'arrêt émis cette fois par Le parquet Fédéral pour le délit de « dommages à la propriété d'autrui » sous la forme « d'incendie volontaire aggravé par la présence de personnes à l'intérieur. ». Dorénavant, ils font donc face à deux types de poursuites judiciaires : l'une sous juridiction locale (Parquet de l'Etat de Mexico) pour « dégradations et incendie » contre le concessionnaire Nissan, et l'autre fédérale partant du Parquet Général de la République pour « dommages et sabotage contre un bâtiment public » (le Ministère des Communications et des Transports). Il et elles sont donc accusées des attaques simultanées contre les deux objectifs situés à 250m de distance. Les éléments à charge sont les déclarations de deux flics et d'un employé du concessionnaire qui n'étaient pas présents au moment des faits et un échantillon de sang trouvé sur place correspondant au groupe sanguin (assez rare) de Carlos.

Le 16 juin a lieu la dernière audience du procès au niveau local. Le verdict devrait tomber après qu'avocats et juges aient déposé leurs conclusions, mais jusqu'à présent aucune échéance n'a été fixée. Pour ce qui est du procès fédéral, les audiences sont en cours.

Les compagnonnes risquent 7 ans et demi de prison, condamnation prévue pour ces faits, mais qui pourrait être ramenée en dessous de 5 ans si la circonstance aggravante de « criminalité organisée » tombait, ce qui permettrait une sortie sous caution.

A propos de la « Semaine de solidarité », par Mario

J'aimerais écrire brièvement sur la semaine de soutien aux compagnon-nes emprisonné-es au Mexique, qui devrait avoir lieu du 16 au 24 mars.

J'aimerais d'emblée dire que mon intention n'est pas de saboter la semaine en question, absolument pas ; mais que je souhaite donner ma position, étant donné que le texte d'invitation fait allusion à moi, en mentionnant mon nom et une citation d'une lettre publique que j'ai écrite de prison.

Bien, l'appel en question se termine par une citation d'un communiqué que j'ai écrit en prison, signé de mon nom. Mais surtout cela donne l'apparence (ou il peut sembler, peut-être en raison de la mauvaise traduction en espagnol) que l'ensemble du texte ou l'appel est signé de mon nom, ce qui est impossible pour plusieurs raisons :

Premièrement : parce que je ne suis pas d'accord avec les semaines de solidarité en soutien aux prisonniers (je l'ai été, mais ne le suis plus), non pas que je sois en désaccord avec la solidarité avec les compagnon-nes, la solidarité est clairement l'un principe des idées et de la pratique anarchistes, ainsi qu'une éthique individuelle mise en pratique dans notre quotidien. Mais je considère que le soutien nécessaire

et la SOLIDARITÉ RÉVOLUTIONNAIRE¹ avec les compagnon-nes emprisonné-es n'est pas une lutte à part, tout comme la lutte contre les prisons n'est pas une lutte partielle, mais fait partie intégrante de la lutte pour la destruction de l'Etat/Capital, et est inséparable de la lutte pour la liberté. Créer un calendrier spécifique des jours sur lesquels concentrer l'action anti-carcérale me semble donc revenir à obéir au calendrier révolutionnaire de l'année (manifestation du 2 octobre, 1er mai... et maintenant le 1er décembre, etc.) : cela centralise l'action sur un seul jour, et enlève du sens aux actions menées au quotidien, et qui sont également pensées pour les compagnon-nes emprisonné-es.

Deuxièmement : parce qu'avertir à l'avance les flics des actions futures ne fonctionne pas stratégiquement,

Troisièmement : en ce qui me concerne, je n'ai pas lancé et ne lancerai pas d'appel à une quelconque semaine de solidarité, ni à aucune manifestation ou action en tant que telle ; cela individualise, ou plutôt « personnifie », des actions collectives, détourne l'attention de la lutte et crée des icônes, des leaders fictifs et des gourous idéologiques. On sait bien que je m'op-

de la PGR là où ils supposaient que je vivais et qui était en réalité la maison de ma compagne, ou les filatures constantes et volontairement indiscrètes, ou l'irruption chez ma compagne où ils ont défoncé la maudite porte, etc. – sans compter qu'ils ont aussi harcelé et suivi ma compagne et sa petite fille. S'il leur arrive quelque chose, l'État/Capital en seront responsables... je dis cela, non pas pour réclamer une protection institutionnelle pour elles ou pour nous faire passer pour des victimes, mais bien plutôt pour exposer la situation qu'elles vivent elles aussi.

Je profite aussi de cette lettre pour saluer toutes celles et ceux qui, sans me regarder en face, ont passé leur temps et les limites en prétendant que moi et d'autres compagnon-nes avions collaboré avec la police pour pouvoir sortir de prison, –plus précisément lors de l'histoire de l'ambassade chilienne– voire même en prétendant rien moins que moi et d'autres compagnon-nes étions des flics... le temps et les fruits de la lutte donneront raison, à court, moyen et long terme à qui de droit... Pour ma –notre– part, nous restons debout, en lutte... Et vous ?

C'est tout pour le moment, je prends congé et vous envoie une forte accolade à toutes et tous ! Une accolade particulière à ma mère, à qui je n'ai même pas dit au revoir et qu'ils ont aussi fait chier, mais qui comme ma compagne tient bravement le coup.

« D'un côté il y a l'existant, avec ses habitudes et ses certitudes. Et de certitudes, ce poison social, on en meurt. D'un autre côté, il y a l'insurrection, l'inconnu qui surgit dans la vie de tous. Le possible début d'une pratique exagérée de la liberté. »

A Couteaux tirés avec l'Existant

Soutien total aux compagnon-nes anarchistes incarcéré-es !

Un salut fraternel à Felicity R., Nikos Mazotis, Pola et le petit Lambros Victor,

Solidarité avec les compagnon-nes anarchistes, antiautoritaires et libertaires en cavale !

Solidarité et soutien total aux compagnon-nes sous enquête au Mexique dans l'affaire de terrorisme et criminalité organisée !

Solidarité avec Amélie, Carlos et Fallon !

Ni vaincu-es ni repenti-es !

Face à face avec l'ennemi ! Ils ne pourront pas nous arrêter !

Je ne me rends pas, nous ne nous rendons pas !

Vivre l'anarchie !

En lutte contre l'État,
Mario Antonio López Hdz. Tripa.
Planète terre, le 3 février 2014

N1 : Je ne fais ici référence qu'à la situation donnée, à aucun moment je ne souhaite utiliser cette rhétorique maoïste selon laquelle la validité de notre lutte ou de nos actions dépendrait de la réponse de l'ennemi, ce qui revient au même que de mesurer une dangerosité supposée que l'on aurait en fonction du degré de dangerosité que nous accorde l'ennemi, qu'est l'État, limitant ainsi l'agir et la théorie anarchiste à l'existence de l'ennemi. La lutte contre l'État/Capital est une partie (importante) de ce que nous concevons comme l'anarchie. Je ne sais pas comment beaucoup de compagnon-nes en arrivent ou en sont arrivés à utiliser cette phrase qui en plus apparaît dans le film commercial sur la RAF.

N2 : Je raconte cela pour élargir le panorama répressif, sans vouloir faire une comparaison qui minimise ce qu'ils ont fait et d'autres compagnon-nes, ni le harcèlement contre l'anarchisme en général dans la région centre du Mexique. Cela sera plus clair lorsqu'on verra la suite.

Une lettre de Mario « Tripa » depuis sa cavale

« Vous, vous attendez la Révolution ! Magnifique ! La mienne a commencé il y a longtemps déjà ! Lorsque vous serez prêts – Dieu, quelle attente interminable ! – il ne me déplaira pas de faire une partie du chemin avec vous !

Mais quand vous vous arrêtez, je continuerai ma marche folle et triomphale vers la grande et sublime conquête du Néant ! Chaque Société que vous construirez aura ses marges et aux marges de toute Société rôderont les vagabonds héroïques et turbulents, aux pensées vierges et sauvages qui ne savent vivre qu'en préparant toujours de nouvelles et formidables explosions rebelles ! Je serai parmi eux ! »

Renzo Novatore,
Mon individualisme iconoclaste

Compagnon-nes, il y a longtemps que je n'avais rien communiqué de public, à part quelques choses écrites personnellement à des compagnon-nes sur le cours du processus juridique à mon encontre pour attaques à l'ordre public. Cette fois-ci je n'écris pas pour vous raconter quoi que ce soit sur ce procès, ou sur des embrouilles juridiques qui, aujourd'hui m'importent peu et en réalité n'ont jamais été très importantes pour moi. Cette fois,

j'écris pour me revendiquer –une fois encore– et prendre position sur ce qui est en train de se passer au Mexique, par rapport à l'actuel coup répressif que l'État mexicain est en train de préparer et commence à mettre en œuvre. En cela, il est clair qu'il a bien appris de ses acolytes de merde italiens et chiliens, car il ne s'agit en fin de compte que d'une reproduction pittoresque des montages du style Marini ou "Caso Bombas" (Chili), mais made in mekxicou.

Une construction qui ne peut être prise que comme une réponse immédiate de l'ennemi face à la pression qu'exercent ces derniers temps des groupes et des individualités anarchistes¹ et libertaires –de nuit comme de jour, de manière publique ou plus fermée–, face à la dangerosité de ces idées pour le bien social. Elle ne devrait pas être prise comme une médiation servant à faire de nous les victimes d'un système contre lequel nous avons décidé de lutter, par différents moyens et en nous organisant de différentes manières. Ce montage construit des leaders, une structure organisationnelle hiérarchique et une organisation criminelle à des fins terroristes dans laquelle figure même une équipe juridique chargée, selon eux, de nous faire sortir quand

ils nous mettent en prison. Cette structure s'apparente donc plus à n'importe quel groupe de narcotrafiquants ou de guérilla, ou encore à une organisation marxiste de n'importe quelle obédience (léniniste, maoïste, marxista [du nom du Sous-commandant Marcos], stalinienne, etc.), qu'à la conception que nous, de nombreux anarchistes, avons de l'organisation, qu'il s'agisse d'une tâche dite publique ou plus fermée, d'autant plus alors que nous promouvons l'organisation informelle. Une construction étatique selon laquelle les principaux promoteurs de l'action anarchiste seraient des compagnon-nés d'autres pays venu-es au Mexique pour des raisons X, et dont les bâtards de la PGR [Parquet Général de la République, chargé de diriger les enquêtes et instructions au niveau fédéral] prétendent qu'ils seraient la source de financement de la lutte ; une construction à travers laquelle ils ne cherchent pas seulement à frapper un secteur anarchiste en particulier, mais qui va toucher différentes parties de l'anarchisme local ; et une construction policière à laquelle les moyens de communication de l'Etat/Capital contribuent de manière importante.

Mais bon, ce que l'Etat/Capital peut faire ou penser n'est pas de mon ressort, essentiellement parce que je ne pense pas comme le pouvoir, et c'est justement parce que je ne suis pas une personne de pouvoir et d'autorité que mon esprit ne peut raisonner de manière autoritaire et que je préfère ne pas perdre de temps à me préoccuper de comment et de ce que pense l'ennemi, pas plus qu'à corriger l'image qu'il a de nous pour obtenir des condamnations ou des accusations plus basses ; tout ce que contient cette lettre est adressé aux compagnon-nés de lutte, aux compagnon-nés libertaires et aux anarchistes en affinité avec mes idées.

Bien, comme vous le savez, j'ai été à nouveau arrêté le 20 janvier, alors que je sortais du tribunal de paix situé avenue James

Sullivan dans le District fédéral de Mexico, où je devais pointer tous les lundis comme condition du contrôle judiciaire, dans le cadre de ma précédente libération sous caution. A la sortie, un homme m'a sommé de m'arrêter ; pas très sûr de lui, il m'a demandé si j'étais bien moi, puis m'a ordonné de le suivre à cause d'un mandat d'amener lancé contre moi... je raconterai plus tard l'histoire en entier, plus tranquillement, car elle me semble intéressante notamment sur la manière d'agir de ces bâtards de la PGR.

Finalement, alors que je me trouvais déjà dans les bureaux de la PGR de Camarones, après quelques heures de harcèlement et de questions et re-questions de la part de fanfarons essayant de procéder à d'aimables interrogatoires, le chef du Ministère Fédéral, un certain commandant Silva, m'a notifié qu'ils avaient un mandat d'amener contre moi devant le Parquet fédéral, en tant que supposé témoin, et aussi un mandat d'arrêt pour « fabrication d'explosifs sans autorisation », découlant de la violation de la loi sur les armes à feu et les explosifs à usage exclusif de l'armée et délivré par une juge fédérale du sixième tribunal de district depuis novembre 2013 ... Il a ajouté que par conséquent ils allaient me transférer au Reclusio Oriente. Quand mon avocate –particulière– est arrivée, j'étais déjà passé devant la nonne –je devrais dire sorcière, si les sorcières n'avaient pas tout mon respect– du Parquet qui m'avait notifié qu'elle m'avait fait venir en tant que suspect dans une enquête fédérale pour « terrorisme » et « association de malfaiteurs » pour l'affaire dans laquelle sont accusées les compagnon-nés du Canada ; elle nous a montré le dossier et la partie qui me met directement en cause, tentant de me mettre en lien avec le compagnon anarchiste d'affinité insurreccionaliste Carlos "el Chivo".

C'est ainsi que nous avons pu nous rendre compte de comment ils sont en train de

structurer leur montage. A la fin de la session, elle a gardé certains de mes objets personnels : un téléphone portable, deux clefs USB, un câble Mp3, la brochure *La tension anarchiste* de A.M. Bonanno, la brochure sur *Le projet anarchiste à l'époque post-industrielle* du compagnon Costantino C. (dommage, elle était bien jolie) et la brochure sur *La prison et son monde* de Massimo Passamani, (je les mentionne car les flics et le Procureur Général se sont montrés fort émus de ce que je portais mystérieusement dans mon sac-à-dos) et quelques papiers sans grande importance. Ils m'ont fait chier un peu plus et m'ont transféré un peu plus tard à la prison, où ils m'ont présenté devant la juge qui me réclamait.

Le lendemain, sont arrivées les avocates du GASPA qui ont argumenté que les accusations n'étaient pas valables, puisque reposant sur des preuves non recevables qui proviennent de l'autre procédure à mon encontre pour attaques à l'ordre public, affaire pour laquelle je n'ai pas encore été jugé. La juge avait deux options, soit me relâcher après 6 jours sur requête de l'avocate, soit me libérer sous une petite caution – petite, comparée à l'autre fois et à celles qu'ils ont imposées à d'autres compagnon-nés. L'avocate m'a demandé ce que je voulais faire et j'ai choisi de payer la caution, pas pour filer plus de fric à l'Etat (en effet, je partage la critique qu'on nous a faite quand ils m'ont arrêté pour l'histoire de l'ambassade chilienne), pas par peur non plus, mais parce que j'ai pris la décision, librement et sans conseil de personne, dès que je serais dehors, de partir en cavale. Tout était on ne peut plus clair, le harcèlement et la répression contre moi de la part de l'Etat à travers la PGR.

Voilà donc, de mon propre chef je décide de revendiquer ma rupture juridique (ou anti-juridisme anarchiste, comme on l'appelle communément), c'est-à-dire mon refus de continuer à prendre part –et ainsi de colla-

borer– à leur cirque judiciaire contre moi et mes compagnon-nés. En effet, en partant de mon individualité, c'est l'option que je trouve la plus cohérente avec mon discours, avec mes idées et avec ma manière de concevoir la vie, qui est l'anarchie. Rien de plus, sinon qu'on sait désormais que des mandats de recherche et d'arrêt ont été lancés à mon encontre pour m'être soustrait à la justice (ou être parti en cavale) dans cette procédure pour : attaques à l'ordre public relevant du droit commun, fabrication d'explosifs relevant du droit fédéral, sans compter l'enquête fédérale pour « terrorisme » et « association de malfaiteurs » [Ndt : « criminalité organisée »], avec au passage les outrages à l'autorité pour la perturbation de l'ambassade du Chili l'année dernière. Qu'est-ce que je suis dangereux, non !? Ha, Ha, ce sont les idées et les pratiques qui sont dangereuses !

Ceci est une autre phase de la lutte que j'ai décidé de mener, une autre phase assez commune dans la vie de l'individu qui décide de prendre un chemin d'insurrection et de conflit permanent –intérieur et extérieur– contre le Pouvoir, qui ne se rend pas et reste en lutte contre tous les moyens de destruction de l'Etat/Capital, une autre phase qui pour moi ne signifie pas la clandestinité (en effet, je suis très critique sur la position de clandestinité assumée ou volontaire comme forme de "lutte"). Il s'agit plutôt d'une mesure imposée par l'ennemi qui délimite et définit de nouvelles conditions pour mener la lutte anarchiste.

Je profite de l'espace de cette lettre, tout en voulant être bref, pour rendre public le harcèlement que la police a utilisé contre moi² – comme la fois où la SSP [Secretaría de Seguridad Pública, flics du ministère de sécurité publique] et la PDI [Police judiciaire] m'ont arrêté puis libéré dix minutes plus tard, dans un parc à Mexico lors d'une réunion publique sur la situation des compagnon-nés emprisonné-es, ou les visites